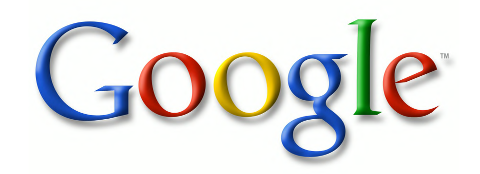
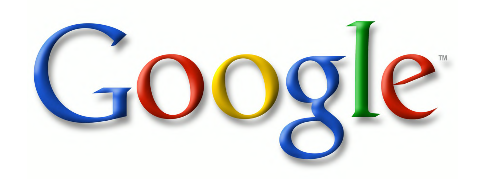

Google


Google





L. Blessinton

CONTES

DE

MADAME

DE VILLENEUVE.

QUATRIEME PARTIE.



A LA HAYE.

Et se trouve à PARIS;

Chez MERIGOT, Pere, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-cœur.

M. DCC. LXV.



CONTES
DE MADAME
DE VILLENEUVE.

SUITE DES NAYADES, CONTES.
ET SUITE DE LA SECONDE JOURNÉE.

PIGRIECHE connoiſſant qu'on faiſoit auſſi peu de cas de ſa marchandiſe que de ſa beauté, ſe mit à tempêter de nouveau, & à dire au Chaſſeur toutes les injures qu'elle put imaginer.

Elle étoit encore plus courroucée de voir que ſes emportemens,

loin de faire du chagrin à celui qu'elle auroit voulu fâcher, n'en étoient seulement pas remarqués, tandis qu'ils excitoient mille éclats de rire, que les jeunes gens qui accompagnoient le Chasseur jettoient sans aucuns ménagements, & qui au lieu d'essayer à appaiser la belle Fruitiere, se divertissoient à donner encore une nouvelle matiere à sa colere.

Les uns lui demandoient, en feignant une politesse dont elle n'étoit pas la dupe, où elle avoit pris une si noble éducation; comment elle faisoit pour avoir tant de douceur ; & qui lui avoit enseigné à parer ses fruits d'un air si appétissant. Un autre lui représentoit qu'elle avoit pris trop de peine pour apporter jusques-là cette belle confiture, qui étoit sans doute échapée aux Païsans du voisinage. Enfin ils pousserent leurs

railleries ſi loin, que Pigriéche, à qui il n'en falloit pas tant pour émouvoir la bile, prit une des plus groſſes poires, & la jetta au milieu de cette troupe de railleurs. Ce geſte fit redoubler leur riſée, & augmenta la huée. Mais l'action tourna plus ſérieuſement, & ils ceſſerent de rire quand ils virent que la poire avoit été frapper directement le beau Chaſſeur au viſage.

Vous êtes bien brutale, lui dit ce jeune homme, avec beaucoup de modération, & en s'eſſuyant tranquillement; vous mériteriez, aſſurément, que je vous fiſſe traiter comme une inſolente payſane, que vous êtes.

Mais, ſans lui donner le tems de continuer, ceux de ſa ſuite qui n'avoient pas pris la choſe avec autant de tranquillité que lui, indignés contre Pigriéche,

accablérent cette impertinente d'un orage de soufflets & de coups de pieds, qui fut si grand, & si prompt, qu'elle crut que le ciel lui tomboit sur le corps. Cependant revenue bien-tôt d'une grêle qui n'avoit fait que l'étourdir, elle voulut se défendre, & en se jettant sur quelques-uns d'eux, se venger, du moins un peu, des coups qu'elle venoit de recevoir de tous. Mais il ne lui fut pas possible, parce qu'ils se la poussoient & se la renvoyoient les uns aux autres comme un balon. Ce passe-tems, qui étoit fort agréable à cette jeunesse, & qui l'amusoit beaucoup, auroit enfin pû devenir funeste à la ridicule Bergere, si le Chasseur ne l'avoit pas tirée de leurs mains. Il ne falut pas moins que toute son autorité pour en venir à bout : & Pigriéche ne pouvant se venger

de ses mauvais plaisans, par une plaisanterie aussi forte, s'en dédommagea à coups de langue, en leur disant les injures les plus grossiéres.

Une scene aussi tragi-comique étant finie, le jeune Chasseur en s'en allant dit à cette rustique créature, qu'il étoit fâché du traitement qu'elle avoit reçu, mais qu'elle l'avoit bien mérité; qu'il lui conseilloit de ne plus s'en attirer de semblables: après quoi il la quitta, en s'éloignant au plus vîte.

Loin de profiter d'un avis si sage, elle se répandit en de nouvelles invectives, quoique la troupe l'eût perdue de vûe, on entendoit encore ses cris, qui continuérent long-tems après l'éloignement du Chasseur, & elle ne cessa de glapir que faute de voix pour y suffire.

Après avoir goûté quelques poires qui lui reſtoient, elle ſe releva, & toute éclopée, prit avec peine le chemin de ſon habitation.

La premiére perſonne qu'elle rencontra, ce fut ſa mere, qui dans l'impatience de la revoir, étoit venue au devant de cette chere fille, & du tréſor qu'elle lui devoit apporter. Richarde qui s'attendoit à la trouver chargée d'or fut bien ſurpriſe de la voir toute en ſang, couverte de boue, ſes habits en lambeaux, & jettant des cris épouvantables.

A cette cruelle viſion, la bonne mere penſa mourir de frayeur & d'affliction: A peine avoit-elle la force de lui faire des queſtions, quand Pigriéche les lui épargna, & lui conta, en jurant contre Liron, la fatale avanture qui lui étoit arrivée. Richarde la voulut blâmer d'avoir pris ces poires,

puifqu'elle avouoit, qu'elles s'étoient gâtées en tombant; mais fa fille, dont la mauvaife humeur n'avoit pas encore trouvé d'objet pour fe fatisfaire fuffifamment, fut ravie qu'elle lui en fournît un prétexte auffi plaufible. Et elle fe mit à vomir de nouvelles imprécations, en accufant fa mere de l'avoir fait donner dans le paneau que Liron lui avoit tendu pour la perdre, foutenant, comme un fait certain, qu'elle avoit apofté ces voleurs de forêts pour la tuer. (C'eft ainfi qu'elle appelloit les Chaffeurs,) qu'elle fuppofoit avoir voulu l'affaffiner. Elle vouloit abfolument, que pour la venger Richarde fit mourir Liron fans retardement, & que le poirier fût coupé. Cette femme qui entroit dans toutes les fureurs de fa fille, y confentit d'abord; mais la raifon, ou

plutôt l'intérêt & l'avarice lui ayant fait faire réflexion que cet arbre étoit unique en son espéce, & que la rareté de son fruit le rendant précieux, lui apporteroit un profit considérable, qu'elle ne pouvoit recevoir que par les mains de Liron. C'en fut assez pour lui faire retracter l'arrêt qu'elle avoit prononcé contre l'arbre & la Bergere. Mais Pigriéche qui ne se payoit pas de ces raisons, l'auroit peut-être ramenée à son premier sentiment, si elle n'en avoit pas été retenuë par la représentation que sa mere lui fit, en lui remontrant que Liron lui étoit plus utile que personne, puisqu'outre les services qu'elle rendoit à la maison, & dont pour la venger elle lui promettoit d'augmenter la fatigue, elle pouvoit seule faire tomber la boue & les roseaux qui croissoient journellement sur

fa tête, ce qui fut plus propre à la détourner de son cruel dessein, que tous les autres motifs que Richarde avoit employez ; & elle se contenta pour lors de la promesse qu'elle lui faisoit de rendre Liron si malheureuse, qu'elle lui feroit desirer la mort.

Pigriéche fut contente de cette espérance, & la journée se passa presqu'entiére à la mettre au lit, à laver ses playes, à la débarbouiller & à lui donner tout le soulagement dont elle avoit besoin. La mere & la fille en étoient si occupées qu'elles ne songérent presque pas à maltraiter Liron : Mais le lendemain, dès qu'il fut jour, elle reçut tout à la fois, les ordres de faire ce qu'il y avoit de service dans la maison, dans les étables, dans les écuries, & d'éxécuter ces divers commandemens, assez diligemment pour

avoir le tems d'aller cueillir des poires, & pour les porter vendre à la Ville.

Le dernier de ces ordres rendit tous les autres faciles. Liron en fut ravie, car les charmes du beau Chasseur, avoient fait une impression sur son esprit, qui avoit été jusqu'au cœur. Ainsi se hâtant d'obéir à sa belle-mere, elle redoubla la diligence dont elle usoit d'ordinaire; & assistée de son cher Castor, tout fut fait en peu de tems. Richarde la voyant prête à partir, lui donna un panier plus grand & plus embarassant que celui qu'elle avoit eu ci-devant pour commencer à la chagriner par de nouvelles mortifications; elle ne se contenta pas de redoubler sa charge, elle voulut qu'elle fût mise le plus mal qu'il se pourroit: Au lieu de son habit blanc, qui, à la vérité, n'é-

toit plus mettable, elle lui fit prendre une robe de toille grossiére & ses sabots (lui enveloppant la tête d'un vilain chiffon qui cachoit sa coëffure). Ce fut en ce misérable équipage que Liron fut envoyée au poirier.

Elle rioit en elle-même de cette inutile précaution, bien persuadée que pour être plus proprement mise, elle n'avoit qu'à aller trouver les Nayades. Ainsi la parure n'étoit pas ce qui causoit son inquiétude : elle appréhendoit plutôt que le beau Chasseur ne fût rebuté de l'avanture de la veille, & qu'il ne voulût plus revenir dans le même endroit. Mais à tout hasard, elle jugea à propos de commencer par aller à la fontaine.

Elle y fut reçue & regalée à l'ordinaire, & ayant témoigné aux Nayades, la peine que lui

causoit le vilain ajustement dans lequel elle étoit. Comme ce n'est que pour me mortifier, leur dit-elle, que ma belle-mere me veut obliger de paroître ainsi accoutrée devant ce jeune Seigneur, je vous avoue qu'elle doit être satisfaite, car elle a réussi à merveille.

Nous tromperons sa malicieuse intention, reprit Cristalline, si vous le desirez bien fort. Le linge que vous avez sur la tête ne tient à rien, & il nous sera facile de vous faire changer de robe. Mais, ma chere Princesse, si vous me voulez croire, vous garderez celle que vous avez, & vous laisserez votre coëffure comme elle est. Ma science m'apprend que ce beau jeune homme a pris de l'inclination pour vous : je suis bien aise qu'il rende justice à vos seuls appas.

Mais je voudrois que vous en dussiez la conquête à votre seule beauté ; & pour cela il ne faut pas que le Chasseur soupçonne que la coqueterie ait quelque part à vos démarches, c'en seroit assez pour lui inspirer plus de mépris que d'amour : & si vous voulez m'en croire, vous vous présenterez à ses yeux telle que vous êtes, vous contentant d'être parée de vos propres charmes.

Le sentiment de Cristaline n'étoit pas celui de la Princesse ; cette derniere n'osoit présumer assez de ses appas, pour espérer qu'ils prévaudroient sur l'affreux équipage où Richarde l'avoit mise. Mais outre sa docilité naturelle, elle avoit une confiance entiére dans la bonté & dans la prudence des Nayades. De plus, la honte d'avoir pensé à faire une telle démarche pour plaire à un inconnu

l'empêchoit encore d'insister, ainsi cédant à l'avis que l'on lui donnoit, elle partit sans différer accompagnée de ses esprits aëriens, qui vinrent la soulager comme ils avoient fait la premiere fois, & qui pour hâter son ouvrage, avoient cueilli & amassé les poires, ensorte qu'elle les eut bientôt rangées dans sa corbeille; laquelle par le soin des Silphes ne lui parut que d'un poids fort léger.

Le Chasseur avoit été au désespoir de l'avanture de la veille, & craignant de ne plus revoir sa belle Fruitiere, il avoit devancé le jour, & fait poster à diverses distances des gens à cheval, avec ordre de venir l'avertir si elle paroissoit dans le chemin du Marché. Peu content de cette précaution il y fut lui-même, demandant à tous ceux qui passoient près

près de lui, s'ils n'avoient pas vû, une jeune fille vêtue de la façon que Liron avoit paru à ses yeux : Mais personne ne lui en pouvoit dire de nouvelles, & il avoit perdu presque toute espérance, quand un de ceux qui le suivoient, qui pour satisfaire à ses inquiétudes venoit de monter sur un arbre, lui cria qu'il voyoit une femme dans la plaine, mais qu'elle étoit trop éloignée pour qu'il lui fût possible de discerner si c'étoit Liron, ni même son ajustement.

Malgré l'incertitude dans lequel cet avis le laissoit, le Chasseur fut charmé. Son cœur lui disant que c'étoit sa Bergere, il courut au devant, & la trouva à l'entrée du bois. Mais sa joye fut bien modérée lorsqu'en distinguant les objets, il eut sujet d'appréhender que ce ne fût pas Liron, de qui l'habillement précédent étoit si

différent de celui qu'elle portoit alors, & ne pouvant la reconnoître sous le voile obscur dont Richarde l'avoit couverte, il ne laissa pas de s'en approcher avec beaucoup d'honnêteté, présumant que cette femme pourroit être quelque esclave de la même maison, par qui il pourroit au moins apprendre des nouvelles de Liron.

Bonne Esclave, lui dit-il, voulez-vous me vendre vos fruits? Seigneur, reprit la feinte Esclave, en déguisant sa voix, je ne les apporte qu'avec l'intention de m'en défaire. Si vous avez la bonté de les acheter, je vous en aurai beaucoup d'obligation: ma mauvaise fortune m'ayant fait tomber entre les mains d'une Maîtresse cruelle, je serois fort maltraitée si je ne les vendois pas. Au contraire, si vous daignez les

prendre, comme cela m'épargnera la peine d'aller jusqu'au Marché, je serai de retour plutôt, & j'éviterai par ma diligence les mauvais traitemens qui ne me manquent pas lorsque je tarde trop. Elle disoit ces mots d'une voix si touchante, qu'encore que le Chasseur ne la connût pas, il fut pénétré du triste état où elle se présentoit.

Je vous délivrerai de cette infortune, lui dit-il, & ne bornant pas mes bons offices à vous débarrasser simplement de votre fruit, non seulement je vais vous le payer, mais si vous voulez me rendre un service, je vous donnerai de quoi vous racheter. Il ne faut pour cela que m'apprendre si vous demeurez dans la maison où est Liron, & si vous en sçavez des nouvelles: dites-moi promptement, pourquoi elle ne vient plus

vendre de fruit. Il faut aussi que vous m'enseigniez le chemin qu'elle tient ordinairement, au moyen de cela, vous pourez tout espérer de ma reconnoissance.

A quoi vous serviroit d'être instruit de ce que vous me demandez, reprit Liron, vous seriez mal reçu où elle est, & votre présence serviroit de prétexte aux rigueurs qu'on a pour elle : Ainsi, Seigneur, poursuivit la feinte Esclave, suivez mon conseil, & cessez de la chercher ; votre connoissance n'est pas assez ancienne pour que vous deviez faire difficulté d'y renoncer. Ah ! il n'est plus tems, s'écria le Chasseur, je ne l'ai que trop vûe pour mon repos : il faut que je la voye toujours ou que je meure.

Puisque vous daignez ainsi me confier vos sentimens, ajoûta Liron, souffrez, Seigneur, que je

vous représente que vous vous abandonnez trop à la violence d'une passion qui ne peut avoir un heureux succès. Je suis dans le même lieu où est cette Bergere, & je sçai tout ce qu'elle pense. Je prends part à ses malheurs. Ses peines sont les miennes : mais elles augmenteroient considérablement, si elle croyoit que vous pensassiez aussi désobligeamment pour elle, puisque l'idée que vous semblez en avoir est entierement opposée à celle que vous doit inspirer sa vertu.... Ah! chere Esclave, reprit le Chasseur, avec précipitation, puisque vous êtes son amie, assurez la, que l'amour que j'ai pour elle, n'est pas incompatible avec la plus parfaite estime. Je ne l'ai vûe qu'un moment, & sa beauté m'a ravi. Mais la douceur & le mérite qui brille en toute sa personne, m'ont

inſpiré pour elle autant de reſpect que d'amour.

Vous attribuez peut-être, dit Liron, l'effet que ſon ajuſtement galant a produit ſur votre eſprit, à un amour que votre cœur ne reſſent pas ; mais ſi vous la voyiez vêtue différemment, vous vous déſabuſeriez, & vous ſeriez piqué de votre erreur.

Ces vaines parures, repartit le Chaſſeur, ne peuvent me faire prendre le change. Je ſuis accoutumé à voir, ſans émotion, celles des Dames de la Cour : Je ſçai bien mettre la différence qui convient entre les graces naturelles, & celles qui ne ſont dûes qu'à l'artifice. Il n'y en a aucunes qui puiſſent entrer en comparaiſon avec la charmante Liron. . . . Mais continua-t-il d'un air de bonté, en s'interrompant lui-même : Je parle, & je ne fais

pas attention que vous êtes debout accablée sous le poids de cet énorme panier.

En disant cela, il fit signe à ses gens de le prendre : il étoit si lourd que deux hommes ne le mirent pas à terre sans peine, ce qui toucha le Chasseur d'une extrême pitié.

Liron auroit bien voulu se retirer sans être découverte. Ce qu'elle venoit d'entendre, en lui laissant entierement connoître les sentimens de ce jeune inconnu lui causoit une certaine timidité, qui lui faisoit redouter son entretien lorsqu'il s'appercevroit qu'elle étoit cette même Liron dont il étoit amoureux. Portant, dans cette intention, la main à son voile, elle fit un effort pour le retenir : mais elle ne put empêcher qu'il ne suivît le panier, & que le Chasseur ne la reconnût.

Quoi ! c'eſt vous charmante Liron, s'écria-t-il, avec un tranſport de joye : Helas ! c'eſt vous, pourſuivit-il, mon cœur me le diſoit, & ſans en pénétrer la raiſon je ne pouvois me réſoudre à m'éloigner d'une eſclave ſi chere : Mais, reprit-il, en changeant de viſage, & en témoignant autant de douleur qu'il avoit fait paroître de joye un moment auparavant, Par quel malheur me ſuis-je attiré votre haine ! & pourquoi me refuſiez-vous le plaiſir de vous connoître ! Que dis-je ! ce n'eſt pas tout, vous vous déguiſez en Eſclave pour me venir apprendre que mon amour vous offenſe ; & en écoutant trop vos ſcrupules, vous me déclarez nettement que je n'ai rien à eſpérer de votre cœur.

Ce n'eſt point un déguiſement que l'état où vous me voyez, dit Liron,

Liron, c'eſt mon habit ordinaire. Sans être eſclave par le droit de la guerre, ou par la baſſeſſe de ma naiſſance, je le ſuis d'une belle-mere, qui me traite comme ſi la juſtice l'autoriſoit dans ſes procédés. L'habit que j'avois il y a deux jours, étoit un préſent qu'on m'avoit fait, mais par un malheur qui arriva hier à la fille de cette rigoureuſe belle-mere, & dont elle s'imagine que je ſuis la ſeule cauſe; elle & ſa fille ont pris ce prétexte pour me dépouiller & pour m'envoyer ici, habillée comme vous me voyez: mais ce n'eſt pas ce qui cauſe mon inquiétude; au contraire j'ai quitté cet habit avec joye, comptant que par ce moyen je pourois être moins connue;& je me flattois que ſous un autre habillement j'éviterois des diſcours auſquels il ne m'eſt pas permis de répondre. Cet-

te précaution a été inutile, je n'ai pû me soustraire aux effets de votre politesse & de votre bonté : Mais enfin, Seigneur, puisque vous connoissez ma figure, je ne croi pas devoir vous cacher mon caractére, il ne s'agit que d'un mot : C'est que si vous voulez que je v[illegible] [illegible]orte de nos fruits tan-

[illegible] it vous

[illegible]

ton, quelque c[illegible]

se arriver, je m'exposerai à tout plutôt qu'à vous entendre.

Le Chasseur confus de cet excès de sévérité, voulut envain engager Liron à s'en relâcher. Mais voyant que ses efforts étoient inutiles, il se retrancha à lui demander du moins sa confiance & son amitié, lui jura de ne rien entreprendre qui pût la faire repen-

tir de les lui avoir accordées, la priant instamment de souffrir qu'il partageât des peines ausquelles, si elle le lui vouloit permettre, il apporteroit, peut-être, quelques remédes par lui ou par le secours de ses amis; qu'il la prioit donc en grace de vouloir bien l'informer de sa véritable situation.

La Bergere écoutoit déja trop son penchant pour résister à ces sollicitations; & elle se disoit que la raison & la bien-séance qui ne lui permettoient pas de le regarder & de le souffrir comme un amant, ne pouvoient empêcher de lui accorder la satisfaction de le recevoir pour ami. Elle refusa pourtant de lui dire son nom, celui de son pere & le lieu de leur séjour: mais elle ne lui déguisa rien des mauvais traitemens qu'elle recevoit de la part de Richarde & de sa fille.

Ce jeune homme fut indigné en apprenant les barbares procédés de ces furies, il ne pouvoit se posseder, sur-tout en songeant à l'audace qu'elles avoient de tenir sous l'habit, & aux occupations des Esclaves, une personne libre, de qui l'éducation annonçoit une naissance illustre. Si votre vêtement abject me choque, lui dit-il, ce n'est pas, belle Liron, qu'il dérobe rien à vos charmes, vous êtes toujours la plus aimable personne du monde : mais il est horrible que des créatures qui n'ont aucun droit sur vous, & qui vous sont sans doute aussi inférieures par la naissance, qu'elles le sont de toute autre façon, vous traitent si indignement. Je puis les en punir, & il faut que je vous venge.

A ces mots, il appella ses gens qui, par respect, s'étoient reti-

rez à quelque distance : mais Liron qui craignoit des conséquences dont elle ne vouloit pas instruire ce nouvel ami, l'arrêtant avec empressement : Que prétendez-vous faire, lui dit-elle ? songez que vous ne pouvez rien entreprendre pour me venger sans me perdre ; il faut que je remplisse ma destinée ; & il ne m'est permis de tenter le moindre effort pour la faire changer. J'ai perdu toute espérance. Ce n'est que de la mort seule, ajoûta-t-elle, que je puis attendre du secours.

Le Chasseur, qui ne se payoit pas de ses raisons la prioit de le laisser agir ou de lui faire la confidence entiere ; mais il ne put obtenir ni l'une ni l'autre de ses demandes ; & elle s'obstinoit à n'en pas dire davantage, en continuant à exiger qu'il ne fît au-

cunes démarches en ſa faveur. Pour le réſoudre à lui obéir, elle eut beſoin de tout le pouvoir que ſes appas lui donnoient ſur lui. Elle n'y réuſſit même qu'en lui promettant de revenir le voir toutes les fois qu'elle le pouroit ; & malgré cette promeſſe ce ne fut pas encore ſans peine qu'elle obtint qu'il ne la ſuivroit pas. Il fallut qu'elle joignît aux prieres qu'elle lui en avoit déja faites, la menace de ſe retirer en quelque lieu inconnu où elle ſeroit à l'abri de ſes perſecutions. Il la laiſſa enfin de-peur de lui déplaire.

Elle fut payée encore cette fois avec une plus grande profuſion que la premiere ; & elle retourna chargée d'or, ce qui contenta beaucoup Richarde, & qui lui auroit preſque fait oublier ſa colere ; ainſi que l'accident de ſa fille, ſi Pigrieche avoit été auſſi

aisée à satisfaire. Cet heureux succès loin de la calmer ne servit qu'à redoubler sa fureur, en le comparant au sien. Il falloit que Richarde aimât autant les richesses pour tenir contre les sollicitations de sa fille. Mais la vûë des Piéces d'or & leur abondance furent une si puissante protection pour Liron, que l'avare Richarde ne put se résoudre à lui faire du mal tandis que les poires durérent.

Liron en alloit porter tous les matins, & le Chasseur éxact au rendez-vous, lui épargnoit souvent la moitié du chemin : il seroit venu plus loin, avec un grand plaisir, si elle avoit voulu le lui permettre. Il trouvoit toujours une nouvelle douceur à la voir. Elle la partageoit, & ils ne se séparoient jamais sans un extrême regret, tandis que Richarde ne la voyoit revenir qu'avec une joie infinie.

A son retour du Marché Liron alloit garder ses moutons aux environs de la fontaine, faisant à l'ordinaire sa cour aux Nayades par ses chansons & par son lut, pendant que le Chasseur que ces fréquentes entrevûes avec sa Bergere avoient achevé de charmer, ne pensoit qu'à l'heureux moment qui devoit la lui ramener, & que Liron qui n'étoit que trop sensible au plaisir de revoir cet aimable inconnu n'avoit pas moins d'impatience de se retrouver au rendez-vous.

Cependant le fruit étant fini, ces Amans qui s'étoient accoutumez au plaisir de se voir tous les jours, se trouvérent fort à plaindre, quoique leurs entrevûes ne durassent pas plus d'une heure, & que la scrupuleuse Liron, eût toujours interdit à son Amant la liberté de parler d'amour. Mais

comme au défaut de la langue, le beau Chasseur faisoit parler ses yeux, & qu'il ne doutoit presque point qu'ils ne fussent entendus, puisqu'on leur répondoit même quelquefois sans le vouloir, & sans s'en appercevoir; c'étoit pour lui une extrême consolation, qui cessa tout d'un coup avec la vente du fruit.

La privation du plaisir que Liron trouvoit à aller vendre ses poires, ne fut pas le seul malheur où elle fut exposée. Dès qu'elle n'apporta plus de profit, la fureur de la fille trouva accès dans le cœur de la mere. Elles chercherent conjointement de nouvelles occasions de tourmenter Liron, & de lui faire plus de mal que jamais. Pigrieche, imagina pour cela un moyen qu'elle crut infaillible. Il y avoit à une lieue de leur demeure & dans un

endroit extrêmement désert, un moulin qu'on appelloit le moulin de malheur. Il avoit été nommé de la sorte, parce que depuis bien des années il n'y avoit jamais été personne à qui il ne fût arrivé en chemin quelqu'accident fâcheux : beaucoup de gens n'en étoient point revenus, sans qu'il eût été possible de sçavoir ce qu'il leur étoit arrivé, & les moins malheureux étoient ceux qui repassoient avec quelques membres disloqués, ou avec des morsures de bêtes vénimeuses, ou féroces. Les dangers inévitables qui environnoient ce funeste moulin, en avoient éloigné tout le monde, & on n'y alloit plus du tout, quoique l'on n'ignorât pas, que malgré les malheurs que l'on éprouvoit alentour, la farine qui en venoit ne laissoit pas d'être excellente, & valoit toujours le

double de celle qu'on faisoit ailleurs. Cependant on y avoit absolument renoncé, & qui que ce soit n'y osoit aller.

On imputoit tous les accidens qui arrivoient à une lieue à la ronde au Meûnier & à sa femme, qu'on disoit, être abonés avec les esprits malins pour faire périr tous ceux qui approcheroient de leur séjour.

Ce qui donnoit le plus de sujet à ces soupçons, c'étoit leur humeur solitaire. Les terres qui environnoient leur moulin, leur appartenoient, & sans sortir de cette enceinte ni avoir de commerce avec personne, ils vivoient retirés chez eux où il n'étoit pas possible de sçavoir ce qu'ils faisoient.

Cette vie singuliere, & le péril qu'il y avoit à les aller visiter, les rendoit si redoutables, qu'ils

avoient donné occasion à une malédiction. Quand quelqu'un étoit courroucé contre ses ennemis il souhaitoit qu'ils fussent obligés d'aller chercher de la farine au moulin de malheur.

Ce fut à ce terrible moulin que Richarde ordonna à Liron de conduire son bled. Cette proposition la fit trembler : mais les arrêts qu'on lui prononçoit étoient sans appel, & il ne lui fut pas permis de faire la moindre représentation ; au contraire la répugnance qu'elle témoignoit ne servoit qu'à combler de joye ses ennemies, de sorte qu'il fallut partir sans différer. Par bonheur, elles ne s'avisérent pas de lui ôter sa Houlette & son Castor. On lui donna un vieil Asne boiteux, chargé de deux sacs de blèd, & on lui défendit surtout de ne le pas abandonner, lui ordonnant de le ra-

mener tel qu'elle l'emmenoit.

Il y avoit un motif malicieux à cette défense, ainsi qu'à lui avoir donné une monture aussi estropiée, parce qu'elles espéroient que les accidens inévitables sur la route où elles l'envoyoient, ne manqueroient pas de l'accabler, tandis qu'elle seroit occupée à la garde de son âne, ou même à le défendre.

Elle s'en alla, ainsi, traînant ses gros sabots, ou plutôt sa chaussure légere qu'elle tenoit des Nayades; & qui leur ressembloit extérieurement.

Sa belle-mere lui dit en la voyant partir, que comme il s'en falloit beaucoup qu'elle se fiât à elle, parce qu'elle la connoissoit trop paresseuse, & qu'elle étoit persuadée que pour éviter la peine de faire ce voyage, elle étoit capable de feindre qu'elle

prenoit le chemin de malheur sans y aller. Elle prétendoit qu'elle lui donnât des preuves autentiques qu'elle y avoit été ; & que pour cela il falloit qu'elle lui en apportât des fleurs, non pas telles qu'elles sont d'ordinaire dans les parterres, mais de pierreries que le jardin du moulin de malheur produisoit sans nombre, à ce que disoit le bruit commun. Enfin elle lui ordonnoit de lui en rapporter un bouquet fort ample, sinon qu'elle livreroit Bon & Rebon au cruel Ambitieux.

Liron connut tout le danger de ce voyage, ne doutant pas du motif qui avoit obligé sa bellemere à le lui ordonner. Mais la menace qui accompagnoit cet ordre ne lui permettoit pas seulement d'y faire la moindre réflexion ; ainsi sans se donner la peine de faire des réprésentations inu-

tiles, elle se mit en marche, non pas pour aller tout de suite au moulin comme Richarde se l'imaginoit, mais pour aller chez les Nayades, comptant bien qu'elle ne sortiroit point de chez elles sans en avoir reçu des avis salutaires.

Elle s'y rendit le plus diligemment qu'il lui fut possible; & laissant son troupeau en garde au fidéle diligent, elle pénétra jusqu'à leur Palais, où elle leur exposa sa nouvelle commission, & la crainte qu'elle avoit d'y succomber. Ne craignez rien, belle Lisimene, lui dit Cristaline, quelque dangereuse que soit cette occasion, vous vous en tirerez glorieusement, & loin qu'elle vous soit fatale, votre bonheur sortira des persécutions de vos lâches ennemies. Ainsi, éxécutez tranquillement tous les ordres qu'el-

les voús donneront. Pour commencer par celui-ci, il ést question de vous borner simplement à trois choses, sçavoir, *prudence*, *éxactitude*, *& douceur*. En voici l'explication. Premierement, évitez le grand chemin, il est le plus court, mais le moins sûr. Ecoutez attentivement tout ce que je vais vous dire : Vous allez trouver une route à la droite, c'est par-là que vous devez passer sans vous rebuter de sa longueur. Vous entendrez, sans doute, parler dans le chemin, dont vous ne sérez séparée que par une haye : mais quelque bruit que vous y entendiez faire, ou quelque chose qu'on y puisse dire, gardez-vous de vous retourner, soit pour voir, soit pour entendre. Résistez courageusement à la curiosité d'apprendre ce qui n'est pas de vos affaires. La prudence & la discretion

vous le défendent, & votre sûreté l'exige, & elle y est attachée.

C'est ici, poursuivit la Nayade, que l'exactitude est nécessaire pour vous faire résister à la crainte que vous pourront donner les bêtes féroces, que vous ne manquerez pas de rencontrer. Souvenez-vous, que non-seulement je vous défends de les fuir, mais que je vous ordonne de les attendre de pied ferme. La confiance que vous aurez en notre amitié augmentera votre courage, & vous doit persuader que je ne vous exposerois pas à ce danger, si je ne pouvois pas vous donner un moyen de vous en préserver: C'est de les toucher de votre houlette. Quand aux bêtes vénimeuses, vous n'aurez pas la peine de vous en défendre, ce sera l'affaire de votre Castor, de vous

garantir de leur fureur, sans que vous daigniez les fuir ni les combattre. Si vous trouvez, chemin faisant, occasion de rendre service à quelqu'un, ne résistez pas à votre humeur bienfaisante ; & si vous rencontrez des brutaux qui vous parlent incivilement, ne les combattez que par la douceur de vos réponses, sans pour cela négliger de les obliger, en vous souvenant qu'il faut faire tout le bien que l'on peut, & ne pas faire attention si ceux qui le reçoivent en paroissent dignes. Il arrive souvent qu'un bon office reçu par quelqu'un que l'on croit méchant ou inutile, est récompensé au centuple, & acquiert à ceux qui l'ont rendu, des amis fideles qui ont autant de pouvoir que de reconnoissance.

Ce n'est pas le tout, quand vous serez arrivée près du Moulin,

continua Criſtaline, vous y trouverez des Chiens farouches, qui ſe voudront jetter ſur vous : Mais, ajoûta-t-elle, en lui préſentant un gâteau, voici de quoi les appaiſer ; vous leur en jetterez ce qui les rendra doux & ſoumis. C'eſt le dernier danger que vous trouverez ſur la route, ſi vous vous comportez prudemment.

Il en eſt encore un qui vous attend à la porte du Moulin, pourſuivit-elle, & qu'il vous ſera facile d'éviter, en ne prenant pas le marteau avec la main, gardez-vous d'y toucher, & vous contentez d'amaſſer une pierre, avec laquelle vous frapperez. Si le Meûnier & ſa femme vous reçoivent mal, appaiſez-les par votre douceur & par votre politeſſe. Pourvû que vous en agiſſiez de la ſorte, leur mauvaiſe humeur ſe diſſipe-

ra aisément. Je les connois, & je n'ignore pas le motif qu'ils ont pour en agir de la sorte ; je puis vous assurer que vous ne serez pas fâchée de les connoître aussi, non plus que d'avoir fait ce voyage. Allez, ma chere Lisimene, partez sans differer davantage, avant la fin du jour ; vous expérimenterez l'utilité de mes conseils, & votre belle-mere sera la dupe de sa malice. Sur-tout n'oubliez pas à demander le bouquet de pierreries qu'elle vous a ordonné de lui apporter. Le Meûnier ou sa femme vous offriront la permission de le cueillir ; mais n'en faites rien, & s'ils s'y obstinent, revenez plutôt sans bouquet. Adieu, Princesse ; vous n'avez pas de tems à perdre.

Après avoir écouté fort attentivement tout ce que sa Protectrice lui avoit dit, Lisimene par-

oit bien résolue de s'y conformer.
Elle eut à peine fait deux cent pas, en suivant la route que la Nayade lui avoit enseignée, qu'elle entendit dans le grand chemin deux femmes qui se disputoient aigrement, au sujet de quelques fripponneries qu'elles convenoient avoir faites ensemble. Mais il s'en falloit beaucoup qu'elles convinssent de ce qui devoit leur en revenir pour leur partage. Elles se reprochoient leur peu de probité en des termes si plaisans, & rappelloient des circonstances si singulieres, que Liron ne pouvoit s'empêcher d'en rire.

Ce qui lui en donnoit plus d'envie, c'est qu'elle crut reconnoître la voix des deux esclaves favorites de Richarde, & les seules en qui elle se fioit. Elle fit un mouvement pour écarter la pallissade; mais se ressou-

venant des conseils qui lui avoient été donnés, elle se reprocha son indiscrete curiosité, & passa son chemin en doublant le pas.

Elle alloit extrêmement vîte, lorsque sa marche fut ralentie par le son d'une flute douce, de qui l'excellence étoit soutenue par celle d'une voix de femme, qui chantoit des paroles dont le sens étoit que les efforts que l'on pouvoit faire, & les obstacles qu'on entreprenoit d'opposer à l'amour, loin de le détruire, ne servoient qu'à le rendre plus fort & plus constant. Après avoir cessé de chanter, la même femme prononça très-distinctement ces paroles: Helas! dit-elle, il n'est que trop vrai, on s'expose à tout quand on aime; & la prudence parle vainement. Je l'éprouve en ce moment. Je me trouve ici, qu'y suis-je venue faire? entretenir un

Amant haï de ma famille, & qu'il m'est défendu de voir. Ah ! Berger, à quoi m'exposez-vous ? Si cette démarche vient à éclater, je suis perdue sans ressource. Que diroit-on, si on nous sçavoit seuls dans ce désert. Non, je ne puis m'en éloigner trop promptement pour réparer cette imprudence & pour fuir tous les dangers qui l'environnent. Pourquoi voulez-vous me priver sitôt de votre présence, charmante Bergere, reprit un homme, qui étoit sans doute celui qui avoit joué si délicatement de la flute ? Il n'y avoit de danger qu'à sortir de chez vous & à vous mettre en chemin, continua-t-il, puisque vous n'avez pas été apperçue en venant, il est impossible à présent qu'on puisse soupçonner où vous êtes. Laissez-moi de grace jouir du plaisir de

vous voir ſans l'empoiſonner par ces cruelles réflexions. Hélas! ces heureux inſtans ſont ſi rares, pourquoi les troubler de la ſorte? Il me ſemble que mon amour méritoit un ſort plus favorable. Et puiſque votre troupeau eſt en ſûreté, vous pouvez encore me donner quelques-uns de ces momens précieux, qui ſont ſeuls capables de faire tout le bonheur de ma vie, ne me les refuſez pas.

Ce diſcours ſurprit d'autant plus Liſimene, qu'elle n'avoit point vû de Bergers galans dans ce pays, ni ailleurs, ayant toujours imaginé que des Paſteurs de l'eſpéce dont devoit être celui-la & ſa Bergere, n'exiſtoient que dans les livres, & qu'ils n'étoient connus en aucun autre pays que celui des romans. Elle avoit été perſuadée jusqu'à ce

moment

moment que toutes les Bergèries du monde ne consistoient que dans un ordre de Pastres grossiers, qui se trouvent par-tout où il y a des troupeaux.

Cette nouveauté lui inspiroit un violent desir de voir ce couple Pastoral, & sans l'avertissement de Cristalline, elle seroit descendue dans le chemin par une coupe qui étoit à la pallissade près du lieu d'où partoient ces voix ; & pour rencontrer les objets de sa curiosité, elle n'avoit besoin de s'éloigner du sentier où elle étoit que de deux pieds au plus : mais au moment qu'elle alloit succomber à cette indiscrete envie, son Castor qui marchoit sur ses pas, se mit à côté d'elle, & la poussa en passant ; ce qui lui rappella l'ordre positif qu'elle avoit reçu de ne se pas écarter de sa route. Elle eut honte d'avoir été si cu-

rieuse, & continuant son chemin, elle se promit bien d'être dans la suite plus en garde contre des occasions si séduisantes, car peu s'en étoit fallu qu'elle n'y eût succombé. Elle en étoit toute occupée, & ne doutoit pas que ce ne fût une continuation des bontés des Nayades qui avoit fait approcher Diligent d'elle si à propos, lorsqu'elle entendit sortir des brossailles voisines un bruit comme de quelqu'animal qui les traversoit.

Ce bruit lui fit tourner la tête, & elle vit sortir d'un fort extrêmement épais un loup horrible, le poil hérissé, les yeux en feu, & la gueule béante, qui venoit à elle pour la dévorer. Elle fremit à sa vûë; mais sans faire aucun mouvement pour fuir. Au contraire ayant laissé approcher le loup, elle lui donna un coup de

ſa houlette dans la gueule, qui le jetta mort à ſes pieds. La facilité avec laquelle elle venoit d'échapper à ce danger, lui inſpirant un nouveau courage, elle ne fut pas effrayée de trouver ſur ſes pas adroite & à gauche des bêtes vénimeuſes beaucoup plus groſſes qu'elles ne le ſont ordinairement. Diligent, qui les apperçut auſſitôt que ſa Maîtreſſe ſe jettant ſur elles, à coups de pattes & de dents, les écarta dans un moment, & marchant devant Liron, il acheva d'aſſurer ſon chemin.

Elle n'étoit plus qu'à une diſtance médiocre du Moulin, quand les cris douloureux d'un enfant attirant ſon attention, la firent voler au lieu d'où ils partoient. Elle ne craignoit plus de contrevenir aux avis de la Nayade ; car elle avoit également abandonne le grand chemin, dont la rou-

té ; en tournant l'avoit entiérement éloignée, & ensuite cette même route se perdoit dans une prairie qui lui restoit à traverser, le Moulin étant directement au bout. Les cris qu'elle entendoit n'étoient pas éloignés d'elle, & ne pouvoient partir que d'une fontaine, près de laquelle il lui falloit passer pour arriver au lieu où elle vouloit aller ; mais loin de s'y rendre à petit pas, en conduisant son âne boiteux, elle l'abandonna à la garde de son Castor, & prit sa course vers le lieu où on avoit besoin de son secours.

Rien ne couvroit cette fontaine, qui n'avoit que quelques buissons sur les bords : Elle fut effrayée en y arrivant d'y voir un enfant qui ne paroissoit pas avoir plus de cinq ans ; elle appréhenda de ne pouvoir le sauver,

parce que ses habits tout mouillés l'entraînoient par leur poids, & lui avoient ôté la force de regagner le bord, ensorte qu'à peine lui restoit-il celle de tenir la bouche hors de l'eau, & sans le secours d'une petite branche, à laquelle il s'étoit accroché, qui même étoit prête à rompre; la bonne volonté de Lisimene auroit été inutile.

Quoiqu'elle n'esperât pas trouver de Nayades dans cette fontaine, & que le froid fût excessif, elle n'hésita point sur le parti qu'elle avoit à prendre; cette généreuse Princesse descendit dans la fontaine, où elle eut de l'eau jusqu'à l'estomach, & ce ne fut pas sans risque pour sa vie qu'elle sauva celle de cet enfant. Elle le saisit enfin; mais ne pouvant sortir de cette fontaine en le tenant entre

ſes bras, elle fut obligée de le lancer ſur le bord.

Ce n'étoit point en badinant que ce petit garçon étoit tombé en danger, mais par la peur qu'il avoit eue d'une Ourſe qui le pourſuivoit vivement, & qui l'avoit obligé de ſe jetter dans l'eau, n'ayant pas d'autres moyens pour éviter la fureur de cette bête cruelle, qui roda long-tems autour de la fontaine : c'étoit ce qui faiſoit pouſſer à l'enfant, les cris que Liſimene avoit entendus. L'Ourſe à ſon aſpect, s'étoit cachée dans un gros buiſſon, mais elle en ſortit dès qu'elle vit ſa proie hors de l'eau, & s'élança deſſus. Ce petit garçon qu'elle auroit emporté, ſi Liſimene qui achevoit de ſortir de la fontaine n'eût volé au ſecours de l'enfant avec autant d'agillité que ſi ſes ha-

bits n'avoient pas été mouillés. Elle courut si vîte, qu'elle atteignit l'Ourse, & la tua avant qu'elle eût eu le tems de faire aucun mal à sa proye.

TROISIE'ME JOURNE'E

QUOIQUE cet enfant ne fût point blessé, il étoit cependant évanoüi de peur ou de fatigue ; de sorte que Liron fut obligée de l'emporter dans ses bras jusqu'au Moulin, où à son arrivée elle eut à essuyer l'attaque de quatre dogues en furie, qui se voulurent jetter sur elle ; mais elle les appaisa en leur jettant à chacun une part du gâteau que Cristaline lui avoit donnée, qui les rendit sur le champ aussi doux que des moutons. Liron n'ayant pas oublié l'instruction

de la Nayade, se garda bien de toucher le marteau : elle amassa une pierre, & la jetta contre la porte du Moulin, qui s'ouvrit aussi-tôt.

Qu'est-ce que cette façon de frapper, dit le Meûnier en colere ? N'y a-t-il pas de marteau à la porte, sans vous servir de pierre pour l'enfoncer ? N'y retournez pas davantage, car si cela vous arrive encore une fois, je vous en ferai repentir.

Liron ne trouva pas cet homme moins brutal qu'on le lui avoit dépeint, mais voulant l'appaiser : Je vous demande pardon, Seigneur, lui dit-elle, avec douceur, je ne l'ai pas fait à dessein de vous offenser ; si vous sçaviez mes raisons, je suis persuadée que vous recevriez mes excuses . . . . Bon bon, des raisons & des excuses, reprit-il, on n'en manque point ; mais si vous y revenez, vous ver-

rez que je n'entens pas raillerie ; cependant ajoûta-t-il, puiſque vous voilà, paſſe pour cette fois, entrez & voyons de quoi il eſt queſtion.

Liron dont les habits dégouttoient d'eau, profitant de la permiſſion qu'il lui dônnoit, s'approcha, en tremblant, du feu, auprès duquel étoit la Meûniere, qui n'avoit pas un air moins farouche que ſon mari. Leur laideur & un certain air rogue dont elle étoit aſſaiſonnée, avoient ôté l'aſſurance à la Bergere de demander du ſecours pour l'enfant qu'elle avoit ſauvé de l'eau : elle le tenoit enveloppé dans le devant de ſa robe ſans oſer le montrer. Qu'ayez-vous-là, dit bruſquement la eûniere ? Helas ! Madame, reprit Liron, c'eſt un malheureux enfant qui eſt demi mort de froid, je l'ai tiré de l'eau où il ſe noyoit,

& si j'ai commis une impolitesse en frappant à votre porte d'une façon peu convenable, je ne l'ai fait que par l'empressement que j'avois de me voir plutôt en état de soulager ce pauvre petit, qui a un besoin extrême d'être réchauffé : en disant cela elle le découvrit. Que vois-je ! s'écria cette femme, en le prenant entre ses bras ; C'est mon fils ! ah ! belle Bergere, où l'avez-vous trouvé ? Le Meûnier accourut à ces cris. Liron leur dit naturellement de quelle façon la chose étoit arrivée, & ce qu'elle avoit fait pour sauver leur fils sans le connoître. A mesure qu'elle parloit le front brutal du Meûnier & de sa femme se déridoit, pour faire place à une phisionomie douce & caressante.

Lorsque Liron eût cessé de parler, la Meûniere l'embrassant,

ne se pouvoit lasser de louer la générosité avec laquelle elle s'étoit exposée pour secourir un enfant qu'elle ne connoissoit point.

Cependant l'enfant que sa mere avoit dépouillé de ses habits mouillés, & à qui elle en avoit donné de secs, étant rechauffé, & ayant repris ses esprits, raconta lui-même tout ce que Liron avoit fait pour lui ; & le Meûnier étant sorti, rentra peu de tems après, traînant l'Ourse après lui.

Courageuse Princesse, lui dit-il, belle Lisimene, *un bienfait n'est jamais perdu* : vous m'avez rendu le plus grand service que je pouvois recevoir, il est juste qu'à votre tour vous ayez sujet d'être contente de ma reconnoissance.

On vous a envoyée en ce lieu pour vous perdre, continua-t-il, mais la mauvaise intention de vos

ennemies, loin de réussir comme elles l'espéroient, tournera à votre gloire, & à leur confusion, & vous vous souviendrez toujours avec plaisir d'être venuë au Moulin de malheur, puisque vous y trouverez les secours qui seuls peuvent vous sauver la vie.

La joie que ce Pere & cette Mere ressentoient de voir leur fils échapé de deux grands dangers, les empêcha d'abord de s'appercevoir que Liron n'avoit pas moins besoin de changer d'habillement, que cet enfant; mais l'ayant enfin remarqué, ils lui en donnerent promptement un autre bien plus riche que celui des Nayades; il étoit d'une étoffe brodée avec autant de magnificence que de bon goût. Le Meûnier l'invita ensuite à se promener, tandis qu'il feroit moudre son bled.

Après lui avoir fait voir des Jar-

dins magnifiques, il la fit entrer dans une grotte, où elle en trouva un autre, le plus extraordinaire qu'elle eût jamais vu. Cette grotte étoit formée de coquilles & de rocailles d'or cizelé, entremêlé de pierreries; elle étoit environnée d'un treillage d'or, qui soutenoit des arbres de même chargés de toutes sortes de fruits formés par des diamans, des rubis, & des émeraudes; le bas étoit en parterre, où toutes les fleurs, depuis la violette jusqu'au cinamome, se trouvoient de la même façon, le Soleil n'éclairoit point ce superbe Jardin, & le défaut de sa clarté, étoit réparé par celle de quatre torcheres d'escarboucles, qui étoient placées aux quatre coins, & qui jettoient cent mille fois plus de feu, que n'auroit pû faire l'Astre du jour.

Ce fut dans cet endroit que le

Meûnier borna la promenade de la Princesse, il l'obligea à s'asseoir, & jugeant qu'elle avoit besoin de manger, il dit simplement sans lever la voix, ni se donner aucune peine : *Qu'on nous serve.* A l'instant Lisimene vit sortir d'entre les treillages une figure de femme, qui n'avoit pas plus d'un pied de haut, fort laide & ayant la tête plus grosse que tout le reste du corps. Cette espece de monstre se hâtant d'exécuter l'ordre qu'elle venoit de recevoir, présenta à Lisimene les mets les plus délicieux dont ses Hôtes la convierent de manger. Quelque besoin qu'elle eût de nourriture, elle ne sçavoit si elle devoit en prendre, la Nayade ayant obmis de lui rien dire sur cet article, ce qui l'embarrassoit un peu. Le Meûnier remarquant sa perpléxité : Je ne m'offense pas de cette

défiance, lui dit-il, en souriant, elle est trop bien fondée, & je ne puis m'en plaindre, puisque c'est par mes propres soins que je me suis donné la terrible réputation d'être le plus méchant homme qui soit sur la terre : mais je n'ai jamais mérité celle de traître. Puisque je vous assure que je suis de vos amis ; ma parole & le service que vous m'avez rendu, doivent vous garentir la sincérité de mes promesses.

Liron cessant alors de faire des façons, encore qu'elle ne fût point tout à fait rassurée, n'osa refuser de manger un peu : mais insensiblement, ses Hôtes lui marquerent une affection si sincére, que sa timidité se dissipant, elle leur témoigna autant de confiance qu'elle en avoit pour les Nayades.

A musure que son appréhen-

ſion ſe calmoit, elle reprenoit cette noble hardieſſe, ſi naturelle aux perſonnes de ſon rang, ne ſe ſouvenant plus du perſonnage qui convenoit à l'eſclave Liron, elle parla avec l'aſſurance & la liberté d'une fille de Roy.

Seigneur, dit-elle, au Meûnier (car malgré la ſimplicité de vos occupations) je crois que ce nom vous eſt dû; d'autant, que ce que je vois ici ne me permet pas de douter qu'il n'y ait du miſtere dans votre condition, mais c'eſt ce que je ne cherche point à pénétrer indiſcretement. Je me renferme uniquement à vous demander la permiſſion de m'informer par quelle raiſon vous vous faites un plaiſir de vous rendre la terreur du Pays, & pourquoi tout le monde ignore votre générosité: Quant à moi, qui en reçois des marques ſi obligeantes,

j'ai

j'ai une véritable impatience d'être de retour auprès de mon pere, pour la lui apprendre & la publier .... Il n'est pas nécessaire, interrompit le Meûnier, si vous voulez m'obliger, je vous supplie de n'en rien faire : Quelque témoignage que vous receviez ici de ma reconnoissance, je n'exige pas de la vôtre de divulguer ce qui s'y passe; au contraire, je vous demande en grace de me garder le secret, vous ne pourriez le reveler sans me causer beaucoup de chagrin, & sans m'exposer à me trouver en bute à la curiosité des sots, ou à la cupidité des scelerats ; mais pour vous excepter de la régle générale, & vous prouver mon estime, je veux bien vous confier ce que je cache à tout l'univers; je vous l'apprendrai même sans éxiger votre serment, présumant que la moindre parole

que vous me donnerez sera sacrée ; ainsi, je vous prierai simplement de me garder le secret : Je compte si fort sur votre discrétion, ajoûta-t-il, que sans attendre de réponse je vais, pour vous satisfaire, vous dire qui je suis & quel est le motif d'une maniere de vivre si singuliere.

Mon pere étoit de même profession que moi, mon ayeul en étoit aussi, & depuis qu'il y a eu sur la terre des Moulins à vent, mes ancêtres les ont toujours fait tourner : c'est à mes peres qu'une invention si utile au genre humain est dûe.

Ce métier ne paroît pas fort illustre aux orgueilleux ; mais comme mes ayeux avoient commencé à l'exercer avant que la vanité eût corrompu la simplicité des mœurs, ils se sont trouvés plus honorés de continuer dans l'em-

ploi héreditaire de leurs peres, que s'ils eussent gagné une Couronne par des voyes illicites. Ils ne s'y enrichissoient pas, mais en travaillant ils se mettoient au-dessus de la misére, & content de leur état, ils s'y bornoient entiérement, sur-tout mon pere qui n'auroit pas voulu changer son Moulin contre le Palais du plus grand Roi.

Il étoit dans le plus beau tems de sa jeunesse, quand il s'apperçut que son argent loin de diminuer augmentoit à vûe d'œil: quelque somme qu'il en tirât, & que celui que lui produisoit son métier s'accroissoit d'une façon si visible, qu'il crut souvent s'être trompé dans son calcul; mais enfin cela étant marqué, il ne lui fut pas possible de s'y méprendre plus long-tems. Cependant quoiqu'il y eût fait assez d'atten-

tion pour devoir être convaincu qu'il y avoit à cette augmentation quelque chose d'extraordinaire, pour en être encore plus sûr, il compta éxactement ses espéces, & y mit un bordereau; quelques jours après ayant de nouveau compté son argent, il ne douta plus de cet accroissement singulier, sur-tout en trouvant que ses piéces de cuivre ou d'argent étoient non-seulement converties en espéces d'or, mais encore qu'il y en avoit cent fois plus que son bordereau ne portoit.

Cet avantage n'étoit plus douteux; mais mon pere ne sçavoit à quoi l'attribuer; & quelque soin qu'il eût pris pour éclaircir cet obligeant mistére, il resta toujours impénétrable, sans qu'il lui fût possible de soupçonner aucun mortel de cette libéralité, & ne pouvant mettre en doute que ce

ne fût à quelque Intelligence suprême qu'il avoit l'obligation de tant de richesses.

Il présumoit juste : Un jour que cet heureux Meûnier étoit dans un petit Jardin qu'il cultivoit à ses heures de loisir, comme il s'entretenoit en lui-même de son bonheur, dans le fort de sa rêverie, il ne se put empêcher d'en parler seul & tout haut : Est-il possible, disoit-il, appuyé sur sa bêche, & regardant fixement la terre d'un air distrait, que la fortune qui m'accompagne puisse me rendre malheureux, tandis qu'elle feroit le bonheur de tout autre. Je suis comblé de biens ; mais j'ignore de quelle main je les tiens, cette ignorance me force à être ingrat, & m'empêche de témoigner à mon bienfaiteur la reconnoissance que j'en ai. Ah! genéreuse intelligence, s'écria-t-il, ne me donnez pas

tant, & montrez-vous.

Il se tut, & continuoit à rêver lorsqu'il s'apperçut que la place sur laquelle il avoit les yeux attachés se mouvoit insensiblement, & s'élevoit comme si quelque taupe eût travaillé dessous. Il s'avança à pas lents vers cet endroit mouvant, pour tromper l'oreille délicate de l'animal qui le remuoit; & se trouvant à portée il leva sa bêche dans le dessein de frapper dessus au moment qu'il l'appercevroit sur la superficie de la terre: le fer étoit déja en l'air prêt à tomber sur la taupe prétendue, lorsqu'au lieu d'un de ces animaux, il vit paroître une petite femme d'une figure semblable à celle qui nous a servis. Elle s'approcha de lui d'un air assez doux:

J'exauce tes vœux, lui dit-elle; tu desires de connoître l'auteur des faveurs que tu reçois chaque jour,

c'est moi, je viens me montrer à toi, puisque tu le souhaites; je suis Gnomide, & maîtresse d'un trésor immense; je t'ai fait du bien, mais ce n'est rien en comparaison de celui que je te puis faire; ton bonheur dépend de toi, il s'agit seulement de m'épouser, & alors je n'aurai plus rien à te donner, car tu seras aussi maître de tout ce que je possede que moi-même, une partie considérable des trésors que la terre enferme, seront à toi; tu n'auras qu'à souhaiter de les voir pour les posséder: J'avoue, poursuivit-elle, que je ne suis pas charmante, & je me rends assez de justice pour ne point trouver étrange que tu ne sois point enchanté de ma figure; mais je ne me pique pas des sentimens déliés des Seigneurs Silphes & des Dames Silphides, mes seuls agrémens consistent dans

un bon cœur, avec un esprit aussi doux, qu'il est solide & constant. Si tu acceptes ma proposition que tu veuilles t'unir à mes bonnes & mauvaises qualités, je te communiquerai ma puissance, tout ce qui dépend de moi te sera subordonné; mais si la répugnance que je t'inspire l'emporte sur tes vrais intérêts, je te dis adieu pour toujours. Fais tes réflexions, & suis sans crainte ton inclination; car ton refus me portera à t'abandonner, & à discontinuer de te faire du bien; mais il ne m'excitera jamais à te faire du mal, ni à te priver de ce que je t'ai déja donné: je sçai que le goût est libre, & qu'il ne dépend pas de nous d'aimer ou de haïr par complaisance, ainsi réponds moi sans te contraindre.

La question étoit vive & la vision étonnante. Mon pere qui n'étoit

n'étoit point accoutumé à l'entretien des personnes de dessous terre, ne sçavoit que répondre à celle qui lui parloit. La Gnomide étoit courte, grosse, laide & noire; cependant, soit que ses bienfaits eussent prévenu mon pere en sa faveur, ou qu'ayant intention de lui plaire, ce dessein l'eût embellie, il ne la trouva point aussi déplaisante qu'elle eût dû le paroître, avec des traits aussi difformes que je viens de vous les dépeindre. Comme elle ne témoignoit pas avoir beaucoup d'amour propre, mon pere crut ne rien risquer en convenant qu'elle n'étoit pas belle; mais il ajoûta, qu'il étoit touché des bontés qui avoient précédé sa visite, encore plus de la modération qu'elle lui témoignoit, en n'essayant point par ses menaces à l'engager de feindre un amour qu'il n'auroit

pas, l'assurant qu'il ne tardoit à se déclarer, sur l'heure, & ne lui demandoit quelque délai que pour avoir réciproquement le tems de se connoître. Elle le lui accorda volontiers; & le venant visiter souvent, ce n'étoit jamais sans le combler de nouveaux bienfaits. L'or & les pierreries devinrent communs entre ses mains: elle le prévenoit sur tout ce qui lui pouvoit faire plaisir. S'il vouloit ensemencer son champ, il n'avoit plus la peine de préparer la terre; & quatre ou cinq cens mille taupes lui rendoient ce bon office en moins de deux heures: après quoi elles se retiroient, se gardant bien d'y revenir jusqu'après la moisson. Le grain qu'il avoit semé, lui rapportoit une recolte si abondante, qu'il ne lui étoit pas possible de douter qu'il n'en eût l'obligation à son Aman-

te : Enfin il étoit heureux en tout, & il ne pouvoit rien souhaiter que ses desirs ne fussent satisfaits. Des manieres si généreuses effaçoient insensiblement du cœur de mon pere, l'idée de la laideur de cette Nymphe souterraine ; d'ailleurs elle avoit autant de douceur dans le caractere que de désagrément dans la figure. On s'accoutume à tout : il cessa de la croire si laide, en se disant à lui-même qu'elle n'étoit pas la premiere petite personne qui eût été trouvée aimable ; qu'à la vérité elle étoit un peu materielle, mais qu'il y avoit de l'avantage pour un Epoux qui aimoit sa femme, puisque cet embon-point dénotoit de la santé, & que si la Dame étoit un peu trop noire, ce teint avoit son mérite pour la campagne, où il ne souffriroit pas des injures de l'air : Enfin, Princesse, il chercha tou-

ces les raisons qui pouvoient servir à diminuer les défauts de la Gnomide, & se dit tant de choses en faveur du caractere, & des bonnes manieres, toujours préférables à la beauté, qu'il l'épousa avec plaisir.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que malgré sa difformité, il l'aima toujours; que de son côté elle ne prit point avec lui ces façons hautaines, qui ne sont que trop ordinaires chez les femmes lorsqu'elles ont des Epoux d'une noblesse inférieure à la leur, ou de qui elles ont fait la fortune, & quelque chose d'aussi singulier, c'est que les richesses immenses dont ce mariage le rendirent possesseur, ne lui inspirerent pas un seul mouvement d'ambition; qu'il ne s'engagea à la Gnomide qu'après qu'elle lui eut promis de ne le point contraindre à changer

de condition ; & auſſi qu'elle ſe fût engagée à lui laiſſer la liberté de tenir ſa fortune ſecrete. Il vouloit abſolument reſter Meûnier, & ſes richeſſes ne purent lui donner de dégoût pour une profeſſion qui avoit été celle de ſes Ancêtres. Ce ne fut pas tout, il exigea encore, que s'il avoit des enfans, ils ſeroient aſſujettis à faire le même métier, & en cas qu'ils en vouluſſent ſortir, il lui fit promettre de les priver de tous les avantages qu'ils tiendroient d'une mere Gnomide.

La Gnomide, qui n'épouſoit mon pere que parce qu'il lui plaiſoit, lui accorda facilement ſes demandes : ſi elle avoit aimé les grandeurs elle auroit pu aiſément choiſir entre ce qu'il y avoit de plus illuſtre & de plus élevé ſur la terre, même parmi les Rois ; mais qu'auroit-elle gagné ? Il n'y

en a pas d'auſſi puiſſans qu'elle l'étoit, & le moindre de ſes antres ſouterrains ſurpaſſoit de beaucoup la magnificence des Palais les plus célèbres. D'ailleurs le goût que ſon Epoux témoignoit pour la vie champêtre, étoit pour elle un ſûr garant contre les inconſtances d'un homme dans l'opulance. Eh ! comment une femme auſſi laide pourroit-elle ne pas craindre les dégoûts & les égaremens d'un Mari, tandis que les plus belles perſonnes y ſont tous les jours expoſées ? Ainſi la Gnomide, trouvant ſa ſûreté & ſon repos dans la propoſition de ſon Epoux, le laiſſa avec joie maître de faire ce qui lui plairoit.

Je fus le ſeul fruit de leur himen, mon pere ſatisfait de ſon ſort ſe ſouciant peu de paroître dans le monde, & craignant au contraire d'exciter l'envie, prit

autant de précaution pour cacher son bonheur qu'un autre auroit employé de soins pour le faire éclater. Il continua son métier tranquillement, & jouit d'une fortune d'autant plus douce qu'elle n'étoit pas seulement soupçonnée.

Cependant quoique mon pere vêcut avec aussi peu d'éclat, on ne laissa pas de m'élever comme un enfant que l'on vouloit rendre parfait. A peine fus-je né, que ma mere me confia aux soins d'un Gnome, que sa longue expérience, & son génie naturel, mettoit bien au-dessus de ces petits Philosophes spéculatifs qui prennent leurs chimeres pour des réalités, quoiqu'ils n'ayent jamais seulement effleuré la connoissance des moindres operations de la nature: Par les soins de cet excellent Maître tout ce qu'elle a de secrets me furent dévoilés, & quand je

fus assez avancé pour n'avoir plus besoin des secours de mon gouverneur, ma mere me rappellant sur la terre me fit parcourrir le monde.

J'y passois simplement pour un homme parmi les hommes, mais avec les peuples élémentaires, à qui ma mere n'avoit pas fait mistere de ma naissance, je passois pour ce que j'étois. Ils me traiterent tous comme leur égal, & j'en reçus mille témoignages de bontés: ils sont souvent en guerre les uns avec les autres, mais leur divers intérêts ne tiennent point contre le bien commun de la nature; ils y sont si attachés & si affectionnés, qu'ils ne balancent point à se réunir toutes les fois qu'il est question de la servir.

Je profitois attentivement du tems qu'ils venoient sur la terre & de celui qu'ils pouvoient me don-

ner, pour m'entretenir avec eux; & pour apprendre quelles étoient leurs coutumes, leur tempérament, leurs loix; enfin de toutes leurs bonnes ou mauvaises qualités, ce qui m'instruisoit en me divertissant, & qui contribuoit plus à mon éducation que n'avoient pû faire les leçons en forme dont on avoit amusé ma jeunesse. Enfin, belle Lisimene, après avoir passé ainsi plusieurs années, je revins au Moulin de mon pere.

Les occupations que j'avois eues depuis ma naissance étoient trop différentes du métier auquel il me destinoit, pour qu'elles m'en eussent pû inspirer le goût, & lorsqu'il voulut m'y employer je le trouvai si désagréable, que je ne pu lui cacher mes sentimens, je fis mon possible pour lui inspirer l'envie d'y renoncer. Je n'étois pas plus ambitieux que lui: mais

peuples élémentaires qui étoit le seul motif de mes dégoûts : Ainsi quoique je ne dépendisse plus de personne, il ne me fut pas libre de quitter le moulin ; au contraire, je me trouvai plus assujetti, puisque du vivant de mon pere j'avois du moins la liberté d'étudier, & le tems d'entretenir mes amis des élemens, que leurs affaires, ou l'amitié qu'ils avoient pour moi attiroient sur la terre. Mais quand il fut mort, je fus accablé de son ouvrage, & malheureusement pour moi la farine qui se faisoit à mon Moulin étant meilleure que par tout ailleurs, la foule ne m'abandonnoit point ; j'étois obligé de m'occuper sans relâche à un métier qui me déplaisoit, & qui ne me laissoit pas un moment de liberté. Envain ma mere essayant d'adoucir mon ennui, pour satisfaire du moins le

penchant à la magnificence que j'avois reçu de ma premiere occupation, me bâtissoit des palais, tels que ceux où j'avois été élevé (desquels vous voyez un échantillon dans ce Jardin). Rien ne pouvoit me consoler de la contrainte où j'étois, & je tombai dans une tristesse qui fit, que de concert avec elle, les peuples élémentaires redoubloient leurs soins pour me désennuyer: mais c'étoit justement ce qui augmentoit ma peine, parce que je ne pouvois profiter de leur bonne volonté, ni leur donner que quelques momens cruellement interrompus, me trouvant forcé de quitter la plus agréable & la plus sublime conversation, pour écouter les grossieretés d'un paysan, ou la foule importune des commeres qui venoient en troupe conduire leur bled au Moulin.

Cette incommodité fut pouſſée à un tel excès, qu'à la fin perdant patience, je ne m'appliquai qu'à trouver le moyen de me tirer de ce cruel eſclavage, ſans contrevenir à mon ſerment; je n'en imaginai point de plus convenable, que de rendre le chemin de mon habitation ſi difficile & ſi dangereuſe, que qui ce ſoit ne fût aſſez hardi pour oſer ſeulement le regarder: rien ne m'étoit plus facile, & mon pouvoir l'eut bien-tôt exécuté, ce qui me laiſſe à préſent reſpirer en repos. Je ne refuſe le ſervice à perſonne, & je mouds le bled de ceux qui ſont aſſez heureux pour parvenir juſqu'ici; mais le nombre en eſt ſi petit, & il eſt ſi rare qu'on en puiſſe approcher, que j'ai toute la liberté que je ſouhaitois; les peuples élémentaires m'ayant ſecondé de tout leur pou-

voir, pour élever des tempêtes, pour faire déborder les eaux, pour causer des embrasemens, des tremblemens de terre, & pour faire enfin paroître des spectres ou des phantômes malfaisans, qui ne se contentant point par leurs figures horribles d'effrayer les importuns, ne leur épargnoient pas les coups que leur obstination méritoit : ou quelquefois sous la forme de bêtes farouches & vénimeuses, ils les corrigeoient de la fureur de venir à mon Moulin. On regardoit d'abord les accidens qui étoient arrivés à ceux qui avoient osé seulement prendre ce chemin comme un pur effet du hasard; mais dans la suite chacun s'étant aperçu qu'il n'y avoit à craindre que pour les obstinés qui ne pouvoient se guérir de la fantaisie de venir faire moudre leur grain ici, & que ceux qui passoient leur chemin sans

deſſein de venir au Moulin n'eſſuyoient aucun accident, on ne douta point qu'ils ne vînſſent de ma part. On ſe rebuta enfin de la manie de faire un ſi dangereux voyage : il y a plus de dix ans que je n'avois eu de pratique, jouiſſant en repos de mes richeſſes immenſes, & des raretés que renferme le ſein de la terre, ainſi que de la poſſeſſion d'une ſemi-Gnomide que j'ai épouſée auſſitôt que j'ai été délivré de l'importunité de mes chalans, de qui je ne crains plus la ſurpriſe.

Votre arrivée ici m'apprend, continua le Meûnier, que vous connoiſſez quelques-uns de mes amis, qui vous auront ſans doute enſeigné le moyen d'éviter les périls que l'on court en venant chez moi, & la ſeule route, que pour ne pas contrevenir à mon ſerment, je ſuis obligé de laiſſer libre,

libre, mais je trouve bien-tôt les moyens de faire repentir ceux qui osent tenir cette route favorite, en faisant paroître sur le grand chemin, des sujets de curiosité qui les y attirent, & qui les en punissant à l'instant, leur donnent plus d'envie de retourner chez eux que de continuer leur voyage.

Vous avez eu la force de résister à tous les piéges qui vous ont été tendus, & d'en triompher par votre prudence: J'en suis ravi, Princesse, & je veux vous donner des témoignages si solides de mon amitié, que vous ne vous repentirez jamais d'avoir fait connoissance avec nous.

Je sçai quel est votre sort, charmante Liron, dit-il, en la regardant fixement, j'ai de plus la satisfaction de pouvoir vous annoncer qu'il sera heureux; mais

toutes vos peines ne ſont pas finies, il vous reſte encore des malheurs & des périls à eſſuyer, ſous leſquels vous auriez ſuccombé ſi vous n'aviez pas fait ce voyage. Prenez courage, vous n'en aurez à préſent que l'ennui, & vous ne devez rien redouter des ſuites, je fais mon affaire de vous en préſerver : Cependant ne bornant pas à cet unique ſoin la bonne volonté que je veux vous témoigner, vous pouvez en attendant me demander ce qu'il vous plaira.

Liſimene touchée de tant de générosité, en étoit ſi ſatisfaite qu'elle n'auroit rien déſiré de plus ; mais l'ordre abſolu de ſa belle-mere étoit ſi précis, que la menace qu'elle lui avoit faite en cas qu'elle manquât à lui apporter un bouquet, ne lui permettoit pas de négliger ſes offres. Elle dit

donc naturellement à ce généreux Meûnier, la néceſſité où elle ſe trouvoit d'abuſer de ſa complaiſance, & la répugnance qu'elle y avoit.

Vous avez tort, Princeſſe, lui dit-il, ce tréſor qui vous ſemble ſi précieux eſt trop peu de choſe pour moi, pour vous obliger à faire des façons; ainſi vous pouvez choiſir hardiment les fleurs qui vous paroîtront les plus belles, & en faire le bouquet qu'on vous demande. Mais Liſimene qui n'oublioit pas les leçons de Criſtaline, ſe mit à ſourire, & regardant le Meunier d'un air fin: Je vous rends graces, Seigneur, lui dit-elle, en branlant la tête, mais je ne pouſſerai point, s'il vous plaît, la témérité, juſqu'à choiſir entre tant de belles choſes: Qui ſçait ajouta-t-elle, adroitement, ſi je ne ſerois pas

aſſez mal-adroite pour cueillir quelques-unes des fleurs que vous voulez laiſſer monter en graine ?

Le Meunier ſourit à ce diſcours, & comprenant ſa penſée : Vous n'avez rien à craindre, lui dit-il, je ne prends pas la peine d'en garder de la graine, la pépiniere de ces fleurs étant intariſſable ; mais puiſque votre défiance ou votre diſcrétion vous empêche de les choiſir, je vais le faire pour vous, & vous n'y perdrez pas, car je ſuis perſuadé que vous n'en auriez pas pris autant que je vous en donnerai.

Il en fit éfectivement deux fort gros bouquets : En voici un pour votre marâtre, lui dit-il, c'eſt le plus gros ; & celui-ci eſt pour vous : Tenez, aimable Liſimene, ajouta-t-il, écoutez-moi, & faites une grande attention à ce que je vais vous dire : Remarquez celui que

je vous destine, & ayez soin de le visiter tous les jours plusieurs fois.

Tant que vous en trouverez les pierres brillantes & stables, vous pourrez vivre en repos, sans rien appréhender de la mauvaise volonté de vos persécutrices : mais aussi-tôt que vous les verrez ternir, ne manquez pas à vous tenir sur vos gardes, car il ne tardera pas à en tomber quelques-unes. Ce sera alors que vous n'aurez pas de tems à perdre pour employer la clef que je vous donne : vous mettrez d'abord votre bouquet dans du lait, ce qui lui donnera la vertu d'endormir tous ceux de la maison, & vous laissera la liberté d'ouvrir avec cette clef les coffres & les armoires ; cherchez par-tout jusqu'à ce que vous ayez rencontré une bougie dont le lumignon soit mêlé de noir &

de rouge sanglant, saisissez-vous-en, & mettez à sa place celle que voici, qui est toute semblable, de-peur qu'elle ne vous sorte des mains, & que par quelque malheureux hasard, Richarde ou sa fille la rencontrant n'en devienne maîtresse, portez-là promptement aux Nayades vos amies.

Ce changement fait vous pourrez vivre tranquillement, & être bien persuadée que tous les efforts de celles qui veulent vous perdre, seront inutiles, quelques malheurs qui vous puissent arriver ; & en quelque danger que vous vous trouviez, attendez-en constamment la fin, & soyez sûre qu'ils n'auront rien de funeste : au contraire, après un peu de durée ils feront place au plus parfait bonheur. Mais, poursuivit-il, je vous le répéte, tout consiste à leur ôter la bougie fa-

rale, & à y substituer à la place celle que je vous donne.

Après avoir instruit Lisiméne, le Meunier la mena promener dans son Palais souterrain, la Gnomide sa femme qui étoit comme lui, mi-partie de race humaine, & qui n'étoit pas aussi petite ni aussi noire que le sont les Gnomes sans mêlange, fit aussi mille amitiés à cette Princesse, après quoi, son bled étant moulu elle prit congé de ses Hôtes, qui la renvoyerent chargée de trésors, & comblée de caresses : mais plus impatiente de revoir son Inconnu, que satisfaite du succès de son voyage, elle n'en avoit pas osé demander des nouvelles au sçavant Meunier, présumant que puisqu'il n'avoit point touché cet article, il l'ignoroit, ou qu'il avoit ses raisons pour ne lui en rien dire. Elle craignoit, après avoir refusé

d'apprendre sa demeure à ce mortel trop charmant, de ne le plus revoir, & commençoit même à se repentir de son trop de retenue.

Ce qui la consoloit, c'étoit la réflexion qu'elle faisoit sur ce que le Meunier lui avoit promis qu'elle seroit heureuse. Eh! le moyen qu'elle pût jamais l'être, si son Amant avoit changé, & ne répondoit plus aux sentimens qu'elle avoit pour lui.

Attendons tout du tems, disoit-elle, puisque je dois être heureuse, je reverrai sûrement un homme qui peut seul faire mon bonheur. S'entretenant dans des pensées si flateuses, elle se rendit chez Richarde, qui fut terriblement étonnée de ne pas la revoir estropiée, ou du moins moulue de coups, comme avoient été tous ceux qui avoient fait le voyage

du Moulin, mais la trouvant au contraire dans une ſanté parfaite, & lui voyant une robe beaucoup plus riche que celle qu'elle avoit reçue des Nayades, elle en fut auſſi ſurpriſe qu'affligée. On voyoit ſur les fleurs dont ſon habit étoit brodé, éclater le bouquet de pierreries qu'elle avoit reçu du Meunier, & ſa main étoit parée de celui qu'il avoit deſtiné pour ſa belle-mere.

Que vois-je! s'écria Pigrieche, où donc Liron a-t-elle pris cette magnificence? cela lui convient bien, vraiement, & lui adreſſant la parole: De quel droit, petite créature, lui dit-elle, inſolemment, portez-vous des habits de cette beauté? Je ſuis tombée dans l'eau, reprit Liron, & on me les a donnés pour changer: comment aurois-je pu les refuſer dans l'état où j'étois? Qui eſt-ce qui vous les

a donnés ? continua Richarde ? C'est le Meunier du Moulin de malheur, reprit tranquillement la Bergere. Ah, ah ! s'écria cette méchante femme, encore plus surprise ; le Meunier du Moulin de malheur fait de tels présens, & cependant on crie contre lui ? Voyez un peu, je vous prie, voilà pourtant l'injustice qu'on fait à cette *mijaurée* : à entendre parler son Pere, on eût dit que tout étoit perdu ; elle revient cependant parée comme une Reine. En même tems appellant son Epoux : Voyez, lui dit-elle, d'un air acariâtre, voilà votre fille dans une parure charmante ; ne lui avois-je pas fait bien du mal, en l'envoyant au Moulin de malheur, pour vous faire verser tant de larmes ?

Bon & Rebon, qui n'avoit appris la maligne intention de ces

mauvaiſes créatures, qu'après le départ de Liron, en avoit été au déſeſpoir, parce qu'il ne doutoit pas de la perte de ſa fille.

Il fut agréablement ſurpris de la voir de retour en ſi bon état, il ne répondit rien à Richarde; mais courant embraſſer Liron, il répandit autant de larmes de joie qu'il en avoit répandu de triſteſſe, & la Princeſſe donnant à ſa marâtre le bouquet qui lui étoit deſtiné, ſuivit ſon Pere qui avoit pris le chemin de ſon cabinet; ce fut là, qu'elle lui fit part de ſes avantures.

Cependant Richarde qui avoit été enchantée de ſon bouquet, après l'avoir admiré à loiſir, le ſerra dans ſon armoire, mais le lendemain ayant voulu joüir du plaiſir de le conſiderer de nouveau, elle ne le trouva plus, & fut grandement étonnée, qu'un

paquet de chardons en eut pris la place.

Elle en fut fort couroucée, & le jettant à la tête de Liron, elle lui déclara qu'elle n'avoit qu'à le prendre pour elle, & à lui donner le sien. Quelque regret que cette jeune personne en eût, & de quelque prix que fût ce bijou (moins par la conséquence des pierreries que par l'avertissement qu'elle en attendoit) il ne lui fut pas possible de se dispenser de cet échange, & elle lui abandonna ce bouquet précieux; mais à peine fut-il sorti de ses mains, qu'il augmenta le nombre des chardons qu'avoit eus Richarde, tandis que celui qu'elle avoit rendu à Liron à la place du sien, redevint tout de pierreries aussi-tôt qu'elle l'eut touché.

Une merveille si contraire aux desirs de cette femme intéressée

la furprit autant qu'elle la fâchoit, & demandant à Liron ce que cela fignifioit, Liron lui répondit, qu'elle l'ignoroit comme elle; mais qu'elle préfumoit que c'étoit une preuve que le Meunier prétendoit que fes préfens reftaffent entre les mains de ceux à qui il les avoit faits. Si cela eft ainfi, dit Richarde à fa fille, en rendant l'autre bouquet de chardons à Liron : Je te confeille, ma chere Pigriéche, d'aller à ton tour au moulin, il n'y aura pas plus de danger pour toi que pour la gardienne de nos troupeaux.

Quelque tentation que ces rares bijoux donnaffent à Pigriéche, elle ne fentoit nulle envie de les acheter fi cher, une malheureufe expérience lui avoit apris que Liron plus fortunée qu'elle, revenoit triomphante des occafions d'où elle ne fortoit que défagréa-

blement : elle avoit encore l'avanture de la fontaine présente à l'esprit, ainsi que celle du Poirier & celle du Chasseur, ce qu'elle sçut bien représenter à sa mere : mais cette femme avare mourant d'envie d'avoir des pierreries comme celles de Liron, & voyant qu'elle la dépouilleroit de ce trésor sans aucun profit pour elle, puisque ces bijoux deviendroient chardons dans toute autre main que celle de sa Bergere, fit tant de représentations à Pigriéche, qu'enfin elle la détermina à tenter l'avanture. Richarde lui recommanda sur-tout, d'être plus douce, en lui remontrant que c'étoit ses grossieretés qui avoient toujours causé ses malheurs.

Cet avis le plus sensé qui fût jamais sorti de Richarde, fut reçu de sa fille de la façon dont elle avoit coutume de prendre tout ce

qui ne lui plaisoit pas. Loin d'en profiter, il ne servit qu'à lui faire dire toutes les pauvretés dont elle put s'aviser : mais enfin l'avidité de posseder des diamans aussi beaux que ceux de Liron, mit des bornes à sa fureur, & remettant à son retour ce qui lui restoit à dire, elle partit avec une charge de bled, semblable à celle que Liron avoit menée au Moulin ; mais au lieu de la misérable monture qu'on avoit donnée à la Princesse, Pigriéche prit le plus beau mulet de l'écurie.

Quoique le plus grand bonheur qui eût pû arriver à Lisimene, eût été de voir périr dans ce voyage sa principale ennemie, la bonté de son cœur ne put lui permettre de la laisser partir sans l'instruire de la façon dont elle pourroit éviter les dangers où elle alloit se trouver exposée ; & ayant

encore une partie du gâteau qui avoit appaisé les chiens, elle la lui donna, en lui disant que c'étoit le seul moïen de les arrêter.

Pigrieche l'écouta sans en avoir aucun sentiment de reconnoissance, & presque sans faire attention à ce qu'elle lui disoit; & de quelque importance qu'il lui fût d'avoir de quoi adoucir ces terribles dogües, le gâteau lui parut si bon, qu'elle le mangea malgré l'opposition que Liron y voulut mettre, en disant qu'il étoit plus naturel qu'elle mangeât cette bonne friandise que de la donner à des vilains chiens de Moulin, sa gourmandise l'emportant sur sa sûreté.

Elle prit pourtant la route préférablement au grand chemin, parce que Liron poussa la bonté jusqu'à la lui aller montrer. Et comme au moment qu'elle l'eut

quittée la simphonie commença, Pigrieche n'auroit pas été si loin sans éprouver quelque accident, si elle avoit eu plus de goût pour la musique; mais ses charmes lui étoient si indifferens, que loin de s'exposer à rien de fâcheux pour l'entendre, elle n'y fit pas seulement attention, & passa son chemin sans trouver d'obstacle.

Il n'en fut pas de même à la seconde rencontre, car ayant apperçu un tigre furieux qui venoit droit à elle, la peur lui fit perdre le souvenir du mérite de la houlette que Liron avoit eue la charité de lui prêter. Elle s'enfuit de toute sa force, courant à travers champs, sans sçavoir où elle alloit, tant qu'enfin épuisée de lassitude, & sentant le monstre sur ses pas qui étoit prêt à l'atteindre, elle trouva un gros arbre sur lequel, malgré sa peur,

elle eut encore la force de grimper.

Ce ne fut pas sans beaucoup d'égratignures qu'elle en gagna la cime ; mais le tigre qui étoit alerte, & pour le moins aussi agile que Pigrieche, grimpa sur l'arbre aussi vîte qu'elle : & il alloit la dévorer quand par un dernier effort, qui fut l'ouvrage de l'instinct, plutôt que d'un raisonnement dont elle n'étoit plus capable, Pigrieche le repoussa avec la houlette, qui par bonheur s'étant accrochée à sa robe, l'avoit, pour ainsi dire, suivie malgré elle.

La terrible bête eut à peine senti le coup de cette houlette merveilleuse, qu'elle expira, & tomba du haut de l'arbre. Pigrieche en pensa faire autant, & descendit avec encore plus de peine qu'elle n'en avoit eue à monter. Elle ne fut pas même dans cet embarras tout du long de l'arbre,

car il s'en falloit plus de vingt pieds qu'elle ne fût en bas, lorsqu'elle glissa malgré elle, & tomba si lourdement qu'elle se donna une entorse au poignet. La douleur qu'elle en ressentit lui fit jetter des cris horribles; mais ce fut inutilement, ce lieu étant trop abandonné pour qu'elle dût attendre aucun secours: Elle fut contrainte de se relever toute seule, & d'envelopper elle-même son poignet, en maudissant Liron (ce qui étoit sa ressource ordinaire); après quoi elle rejoignit sa voiture, & poussant son mulet elle continua le voyage, ayant sujet de croire qu'elle n'avoit plus aucun accident à craindre, puisqu'il ne lui restoit que la prairie à traverser, au bout de laquelle on voyoit le Moulin.

Cette prairie étoit couverte de troupeaux, le Berger qui les gar-

doit, couché à l'ombre d'un buisson, s'étoit enveloppé la tête dans un des pans de sa casaque, afin de se garentir des mouches. Pigrieche le voyant en cet état fut tentée de le battre, non point à cause que sa négligence pouvoit être préjudiciable au profit de ceux à qui étoient les bestiaux, car elle ne se soucioit pas assez de l'avantage d'autrui pour cela, mais uniquement parce que le repos dont elle le voyoit joüir excitoit sa mauvaise humeur.

Elle se retint pourtant, en faisant réflexion que cet homme n'étoit point son esclave, & qu'il ne souffriroit peut-être pas paisiblement les corrections qu'elle avoit envie de lui faire; qu'étant seuls dans ces lieux écartez, il pourroit bien lui rendre sans façon les coups qu'elle oseroit lui donner; & l'appréhension qu'il

ne fût le plus fort, fut le ſeul motif qui la retint : mais elle ne fut pas loin ſans rencontrer une occaſion de ſe dédommager de cette modération forcée, & de ſe vanger bien agréablement du repos dont ce Paſteur joüiſſoit ; car des voleurs étant ſurvenus, ſe diſoient les uns aux autres : Voici une belle occaſion de nous enrichir, emmenons les troupeaux du Meunier pendant que leur gardien dort : Mais hâtons-nous, ajoutérent-ils, parce que voici une jeune fille qui ne dort pas, & qui n'auroit qu'à éveiller cet homme ; ſi elle le faiſoit nous ſerions perdus, il appelleroit les quatre chiens qui ſont à l'ombre dans le foſſé voiſin : ils ſont ſi furieux que nous n'éviterions pas la mort ; ils nous étrangleroient ſans peine, ainſi allons ſans bruit, mais dépêchons-nous. En diſant cela ils emmené-

rent en diligence les bestiaux.

Bien loin qu'ils eussent rien à redouter de la part de Pigrieche, sa malice naturelle lui fit imaginer un vrai plaisir dans le chagrin que cette perte causeroit à ceux qui la souffriroient, & aux mauvais traitemens que vraisemblablement le Berger recevroit. Il ne dépendoit que d'elle de les lui épargner, puisqu'elle n'auroit eu qu'à l'éveiller, comme les voleurs le craignoient : mais au lieu d'en avoir la pensée, elle s'éloigna exprès du chemin qu'ils tenoient, pour ne les pas détourner d'une si bonne action ; & après avoir vû de loin que leur projet avoit si bien réussi, qu'ils étoient déja hors de la prairie, sans que le Berger se fût éveillé, elle s'avança joyeusement vers le Moulin dont elle étoit proche, & d'où elle auroit pû aisément se faire entendre, si

elle eût crié au secours lorsqu'on enlevoit un bétail qu'elle ne pouvoit pas croire appartenir à d'autres qu'au Meunier, puisqu'elle avoit entendu que les voleurs se le disoient.

Comme elle croyoit entrer sans obstacle dans le Moulin, les dogues qui l'apperçurent, la vinrent recevoir, & comme elle avoit mangé le gâteau elle-même, ce ne fut pas sans peine, ni sans en avoir reçu maint coups de dents qu'elle gagna la porte, où ils la laisserent enfin respirer.

Quoiqu'ils se fussent éloignez d'elle, comme elle appréhendoit qu'ils ne revinssent, elle amassa au plus vîte une pierre pour frapper; & pour faire encore plus de bruit, elle crut devoir s'aider du marteau; mais elle le laissa aller plus promptement qu'elle ne l'avoit pris: cependant ce ne fut

point assez tôt pour ne pas avoir la main toute grillée. Elle poussa des cris effroyables, qui firent sortir le Meunier.

Qu'avez-vous la belle fille, lui dit-il, d'un ton doux? vous a-t-on fait quelque déplaisir? Que toutes les malédictions tombent sur vous, lui répondit-elle, en criant de toute sa force, maudit homme que vous êtes, vous faites rougir le marteau de votre porte pour estropier les chalans; je ne m'étonne pas si on fuit de votre maison comme la peste, je croi que c'est le *Dagial* qui vous a engendré.

C'est ainsi qu'elle exhaloit sa fureur, tandis que le Meunier l'écoutoit avec beaucoup de tranquillité, sans faire le moindre effort pour l'interrompre; mais enfin voyant qu'elle étoit épuisée, par une espece de malice qui tendoit à ranimer son couroux, il

lui

lui dit froidement : *Voilà qui est bien fâcheux , j'avoue ,* ajouta-t-il, *que ce marteau est un peu chaud :J'ai soin de le tenir toujours de la sorte pour empêcher les mouches de s'y attacher, & de le gâter.* Mais, poursuivit-il, vous ne croyez pas, sans doute que ce soit pour vous que j'ai soin d'entretenir ce marteau dans un degré de chaleur un peu vive, car vous êtes si belle, si douce & si honnête, qu'on doit toujours s'estimer heureux de vous recevoir : Au reste, mon aimable personne, poursuivit-il, ce n'est qu'une bagatelle, & il faut oublier ce petit accident .... Comment, petit accident, & bagatelle, s'écria Pigrieche, en fureur : Quoi! misérable, j'ai la main brulée, & j'en serai peut-être estropiée, cependant vous avez l'effronterie de me dire que ce n'est qu'une bagatelle. Sur cela elle recom-

mença à crier de plus belle.

Mais, charmante Pigrieche, lui disoit cette homme avec un flegme qui la mettoit dans une colere horrible, vous ne songez pas que vous devriez ménager un peu plus la délicatesse de votre poitrine, & que vous l'alterez inutilement, puisque quelque chose que vous puissiez dire, vous n'en aurez d'aujourd'hui moins, & même que vous ne serez point malheureuse si vous n'en avez pas davantage.

Quoique le Meûnier lui eût dit ces paroles sans élever la voix, Pigriéche les regarda comme une espéce de menace, ce qui fit que craignant de l'aigrir, elle cessa de l'injurier, & entra dans la maison, en disant d'un ton plus doux que le précédent, qu'elle avoit du bled à moudre. Tant mieux, lui répondit le Meunier,

asseyez-vous, votre affaire sera faite dans une petite demi-heure, & vous pourrez être rendue de fort bonne heure chez vous.

Cette réponse qui ne parloit point du bouquet, l'unique but d'un si dangereux voyage, lui fit perdre patience, & oubliant la douleur qu'elle ressentoit à ses deux bras, pour ne se souvenir que du désir extrême de posseder un trésor semblable à celui de Liron. Ce desir l'obligea à demander fort brusquement au Meunier s'il prétendoit qu'elle fût venue chez lui pour ses beaux yeux, & si elle s'en retourneroit sans voir le jardin où sa Bergere avoit vû tant de raretez.

Ah! vraiment non, lui repliqua-t-il, pardonnez-moi, si je ne vous l'ai pas proposé, c'est parce que je vous ai crûe trop fatiguée & trop malade pour vous prome-

ner ; mais puisque vous l'ordonnez je vais vous y conduire tout à l'heure. A ces mots il marcha du côté de la grotte, & la belle le suivit sans répondre... (chose rare, & qui ne lui étoit peut-être jamais arrivée.)

On peut croire que Pigrieche fut enchantée de la beauté d'un lieu dont la magnificence avoit surpris une fille de Roy ; & sans lui faire un fort long compliment : Seigneur Meunier, lui dit-elle, il me semble que vous devriez bien me donner un bouquet pour me consoler des mauvais tours que vous m'avez joués : Je n'imagine pas que vous soyiez assez sot pour vous en faire prier, car il faut que vous aimiez à prodiguer ces bouquets, & que vous n'en sçachiez que faire, puisque vous en donnez à des Lirons ; sur ce pied-là, je compte bien que vous

ne m'en refuserez pas, & je crois mériter sans trop de vanité, d'être tout au moins traitée comme notre Bergere, quoiqu'il n'y ait pas de comparaison à faire entre nous.

J'aime à voir que vous vous rendiez justice, reprit-il, & vous ne devez pas craindre que je fasse une comparaison, qui en effet seroit si odieuse, je sçai trop la différence qu'on doit mettre entre vous deux; & pour vous en convaincre, continua-t-il, sçachez que j'ai cueilli les fleurs dont je lui ai fait présent, & que je me suis bien gardé de la laisser seule ici; mais à votre égard, belle Pigrieche, je n'en userai pas de même, vous serez à discrétion; & je vous quitte pour aller voir si votre farine est faite: cependant je vous supplie de vouloir bien ne prendre qu'un bouquet,

il ne conviendroit pas de dégarnir mon parterre : en disant cela le Meunier se retira.

Aussi-tôt que Pigrieche se vit seule, elle cueillit sans aucun égard non seulement un bouquet d'une énorme grosseur, mais effeuillant les fleurs afin que son vol parut moins, elle remplit ses poches des pierreries qu'elle en arracha.

Après y en avoir mis tout autant qu'elle en put faire entrer ; comme elle n'étoit point encore satisfaite elle eut recours aux sacs qu'elle avoit laissés sur son mulet ; & fut prendre le plus grand qu'elle remplit avec aussi peu de discrétion, que si c'eût été une petite bourse, ou qu'elle n'y eût mis que de la farine. La timidité qu'elle avoit eue d'abord s'étant dissipée peu-à-peu, elle cueillit tout ce qui se présenta sous sa main, & non contente de dépouiller le parter-

te, elle brisa les branches des espaliers, emportant feuilles & fruits. Lorsque le sac fut si plein qu'à peine pouvoit-elle le traîner, elle le fut remettre où elle l'avoit pris, & revint tranquillement comme si elle avoit fait la plus belle action du monde. Comme elle rentroit dans le moulin, le gardien des troupeaux arriva tout effrayé, en criant que les voleurs avoient emmené le troupeau tout entier.

Vous avez grand tort de n'avoir pas appellé au secours, dit le Meunier, puisque vous voyiez bien que de quelqu'endroit de la prairie, que vous eussiez crié ou donné du cors, nous vous aurions aisément entendu. Oui, s'il n'avoit pas dormi, dit d'un ton moqueur la méchante Pigriéche, mais le mignon étoit dans un tranquille sommeil, & ne songeoit

guéres à vous ni à vos intérêts ; il est si délicat, poursuivit-elle, que de peur de se gâter le tein, il avoit pris soin de se couvrir le visage... J'ai vû, ajouta-t-elle, toute cette scene qui m'a bien divertie. Quoi ! repartit le Meunier d'un air étonné, vous avez vû faire ce vol, & vous n'avez pas éveillé ce malheureux. Je m'en suis bien gardée, reprit-elle, en éclatant de rire, sa paresse méritoit ce châtiment, & vous le méritiez aussi pour avoir eu la sotise de confier votre bien à un si mauvais domestique.

Comment, aimable Pigriéche, repliqua le Meunier, en souriant, vous qui êtes si généreuse vous dédaignez de nous rendre un service qui vous auroit si peu couté, dans le tems que vous venez nous demander une grace ? & vous trouvez étrange que le marteau de

de ma porte vous ait épargné la peine de souffler dans vos doigts. Allez, vous n'avez que ce que vous méritez: la belle Liron en a usé bien autrement à notre égard, puisqu'elle a exposé sa vie pour nous donner des marques de sa bonne volonté. Ce ne seroit pas cette aimable fille, poursuivit-il, qui auroit ainsi laissé enlever nos troupeaux, elle s'y fût plutôt fait tuer : aussi lui avons-nous fait voir que nous sçavions reconnoître un service.

Pigriéche au lieu de s'excuser, charmée d'avoir réussi à leur faire tort, & de voir enfin qu'il y paroissoit sensible, lui répondit mille choses désobligeantes. Suis-je faite pour vous servir, lui dit-elle, & pour garder vos troupeaux; passe pour Liron, qui est Bergere, & qui auroit fait son métier ? mais moi .... je pense



que vous extravaguez, je vous trouve plaisant en vérité.

Elle étoit en train de dire, & n'auroit pas fini de long-tems, si le Meunier las de l'entendre n'eût chargé lui-même sa farine sur le mulet, ainsi qu'il y étoit obligé par sa profession; cela étant fait, il mit Pigrieche dehors par les épaules: Allez, lui dit-il, en la poussant, retirez-vous, & vous souvenez que je ne suis pas aussi méchant qu'on veut le faire croire, puisque vous retournerez chez vous avec votre farine & mes bijoux, quoique vous eussiez trop bien mérité de périr ici.

Ce discours qui marquoit un espece de couroux, & qui, en quelque sorte avoit l'air d'une menace, épouvanta Pigrieche, qui jugeant qu'elle hazardoit trop à rester plus long-tems en ce lieu, partit sans repliquer, en se con-

solant de tous ses malheurs par la possession de tant de richesses, sans compter la joye qu'elle avoit eue en voyant que le Meunier n'avoit point paru faire d'attention à la poche de pierreries, auprès de laquelle il avoit mis celle de la farine qu'il avoit moulue, sans témoigner aucune curiosité pour le sac qu'il avoit trouvé sur le mulet, & pour ce qui étoit dedans.

Pigrieche avoit été fort effrayée en voyant que c'étoit lui-même qui chargeoit la mouture, elle ne s'y étoit pas attendue. Comme il n'y avoit personne qui ne se plaignît de la fierté du Meunier, elle n'avoit pas eu le moindre soupçon qu'il s'abaisseroit jusques-là. Quand elle lui vit son sac sur ses épaules, elle trembla pour celui qui contenoit le trésor qu'elle avoit acquis si injustement, & qui

lui devint plus cher par le danger qu'elle couroit de le perdre.

Elle ſongeoit avec un raviſſement inexprimable qu'elle poſſedoit plus de bijoux qu'il ne lui en faudroit pour orner les roſeaux qui croiſſoient ſur ſon effroyable tête, & que ce mêlange ſingulier loin d'être déſagréable auroit quelque choſe de fort galant. Elle les arrangeoit dans ſon imagination, & en chamaroit ſes habits, comptant qu'en cet état, elle alloit enchanter tout l'univers, & auroit autant d'Amans qu'il y auroit d'hommes à la vûe de qui elle ſeroit expoſée.

Elle s'entretenoit dans cette douce idée, lorſqu'elle entendit quelqu'un parler dans le chemin, duquel elle n'étoit ſéparée que par une haye. C'étoit une voix d'homme qui diſoit à un autre : Il faut avouer, mon frere, que

nous ſommes bienheureux d'avoir trouvé ces ſix piéces d'or ; il ſemble que le ciel nous les ait envoyées exprès pour nous tirer de la peine où nous mettoit l'injuſtice & l'inhumanité d'un créancier, qui malgré ſa richeſſe & notre pauvreté, non content de s'être emparé de notre miſérable chaumiére, nous auroit encore fait eſclaves pour quatre piéces d'or que nous lui devons, ſi nous n'avions pas eu l'induſtrie de tromper ſa cruauté par la fuite. A la bonne heure avons-nous pris ce chemin, puiſque ce tréſor que nous avons ſi heureuſement rencontré, nous mettra en état de payer notre ennemi, de retirer notre cabane de ſes mains, & de jouir de notre liberté, en faiſant du reſte de cet argent un petit commerce de fruits & de légumes, qui nous aidera à ſubſiſter,

& à secourir nos femmes & nos petis enfans, qui sont dans une si grande nécessité.

La Musique n'avoit pas été capable d'attirer l'attention de Pigrieche ; mais ayant entendu qu'il étoit question d'un trésor aussi considérable que six piéces d'or, (car il faut que vous sçachiez, Mademoiselle, qu'il valoit bien cent francs) l'envie de les partager avec ces malheureux, qui en avoient tant de besoin, & dont la situation & la misere auroient porté toute autre que Pigrieche à leur faire part de son opulence, loin de vouloir attenter à la leur, la poussa sans balancer à passer la haye, & à aller droit à eux.

Ces deux hommes la voyant venir, se leverent pour fuir ; mais elle retint celui qui avoit été le moins prompt à se lever, parce

qu'il s'étoit occupé à mettre son or dans sa poche. Ne croyez pas, lui dit-elle, en le saisissant, que je vous laisse aller ainsi, je prétends bien avoir ma part de ce que vous avez trouvé: Je vous connois, ajouta-t-elle, & si vous ne me donnez pas tout à l'heure deux piéces d'or, je vous irai dénoncer à celui à qui appartient la terre où vous avez trouvé ce trésor, & je vous ferai dépouiller du tout.

Ces hommes furent fort fâchés d'avoir été entendus, & encore plus de se voir priver du tiers d'un bien qu'ils tenoient de la fortune: cependant intimidés par sa menace, celui qui étoit le dépositaire lui alloit donner ce qu'elle lui demandoit, quand son compagnon s'y opposa, en disant qu'il ne prétendoit point partager un bien dont le hazard lui avoit fait pré-

ſent ; & faiſant ſigne à ſon frere de le ſuivre, il ſe mit en devoir de la laiſſer ſeule : mais Pigrieche à qui l'eſpoir du gain donnoit de la force, s'oppoſant au départ de celui qui portoit les ſix piéces d'or, le ſaiſit à la gorge, jurant de ne le pas abandonner qu'il ne lui eût donné ce qu'elle prétendoit lui appartenir.

Cette violence auſſi hors de propos, ayant mis dans une véritable colere l'homme qu'elle tenoit de la ſorte, loin de donner à cette belle ce qu'elle exigeoit ſi inſolemment, voulant s'en débaraſſer à quelque prix que ce fût, il lui détacha tout-à-la-fois deux ſi furieux coups de poings, qu'il lui fit lâcher priſe, & en même tems perdre connoiſſance. Après quoi il ſe ſauva avec ſon compagnon, laiſſant enſuite Pigriéche non ſeulement hors d'état de

les suivre, mais de remarquer la route qu'ils prenoient.

A peine cette indigne créature fut revenue de son évanouissement, que toutes ses douleurs se réveillerent par ce nouvel accident. Elle voulut se lever, mais comme ses deux mains estropiées, à qui le desir de prendre avoit donné de l'agilité, lui refusérent alors le service; elle connut qu'il lui étoit impossible de se remüer, & pour comble d'embarras la nuit, la pluie & l'orage, la venant assaillir, elle étoit réduite à se rouler dans la boue sans pouvoir s'en tirer, craignant d'ailleurs d'être accablée par la grêle, ou d'être mangée par les loups, & quelque chose de plus touchant pour elle, appréhendant que les voleurs ne vinssent enlever le butin qu'elle avoit fait au Moulin.

Vous pouvez, Mademoiselle, à juger de son embarras. L'unique consolation qui lui restoit alors étoit de charger d'injures la belle Lisimene, à qui cette inconsidérée se prenoit toujours de tout ce qui lui arrivoit; & on peut croire qu'elle n'épargna pas sa mere, qui lui avoit inspiré le désir de faire ce voyage; & le Meunier, qui, à ce qu'elle disoit, avoit envoyé après elle ces deux hommes pour l'assassiner, en eut aussi sa part.

Dans ce désordre extrême, & au moment qu'elle ne se flattoit plus d'en sortir, il passa quelques Esclaves de Richarde, qui alloient chercher leur troupeau paissant dans des marais éloignés. Pigrieche les appella, & les Esclaves l'ayant reconnue à la voix, accoururent à son secours; l'un d'eux étant descendu de cheval,

la mît à sa place à l'aide de ses compagnons ; mais non pas sans lui avoir causé mille douleurs, & sans en recevoir des injures & des menaces, au lieu de remerciemens que méritoit un si bon office. Malgré cela ils ne laisserent pas de la conduire chez elle, une partie de la troupe suffisant pour aller rassembler leurs troupeaux écartés.

Le mouvement du cheval qui augmentoit les maux que souffroit Pigrieche, lui faisant jetter de tems en tems des cris si hauts, qu'elle se faisoit entendre de loin; Richarde, qui en voyant la nuit fort avancée, sans que sa fille fût de retour, étoit sortie pour aller au-devant d'elle, l'entendant crier de la sorte, ne douta plus qu'il ne lui fût arrivé quelque désastreuse avanture.

Elle n'en fut que trop convain-

eue lorsqu'on la descendit de cheval : cette tendre mere lui demanda avec empressement, qui l'avoit mise dans un si terrible état ; mais Pigrieche dont le mal augmentoit la mauvaise humeur, hurlant de plus belle à cette question ;

Ne voilà-t-il pas une curiosité bien placée, dit-elle, & quand vous ne devriez songer qu'à me secourir, est-il tems de me faire une si sotte demande ? Comme si vous ne sçaviez pas que je viens de ce maudit Moulin, où vous avez eu la fureur de m'envoyer ; voyez un peu le grand bonheur qui m'y attendoit.

Les maux qu'elle souffroit, autorisant en quelque sorte sa mauvaise humeur, Richarde ne lui répondit rien, & s'empressa à lui donner du secours. Il falloit absolument un Chirurgien ; mais

comment faire ? il étoit nuit, on étoit fort éloigné de la Ville, il n'y en avoit pas ailleurs, & la porte qui en étoit fermée ne s'ouvroit jamais que le matin.

Bon & Rebon qui étoit accouru ainsi que les autres, & dont le naturel excellent ne se démantoit jamais, entreprit de soulager la malade. Comme les différentes études où il s'appliquoit dans son cabinet lui fournissoient les moyens d'apprendre la Médecine, c'étoit à quoi il s'étoit le plus occupé, cette science lui paroissant très- nécessaire dans un lieu désert, où l'on ne pouvoit espérer aucun secours d'une Ville, dont on étoit très-éloigné. Ce bon Roi ne dédaignoit pas de servir de Médecin à des sujets qui l'auroient peut-être livré, s'ils l'eussent reconnu ; & ce Monarque trop généreux, touché

des cris de sa belle-fille, commença par lui remetre le poignet; ce qu'il fit avec toute la dextérité possible.

Comme l'opération fut douloureuse, la peu patiente Pigrieche dit toutes les injures qu'elle put inventer au Chirurgien Royal, le menaçant de le châtier de sa maladresse, mais sans que ses indignes procédés le rebutassent. Il appliqua du baume sur sa blessure; cependant tout excellent qu'il étoit, cela n'empêcha pas que la main ne restât un peu estropiée. A cela près elle fut bien-tôt guérie.

Pour peu qu'on fasse réflexion à la tendresse que Richarde avoit pour sa fille, on présumera aisément qu'elle étoit en grande colere contre le Meunier, le moulin & tous ceux qui l'avoient habité depuis qu'il étoit au monde, ou qui l'habiteroient à l'avenir. Ce-

pendant après que cette fureur fut un peu calmée; que les playes de Pigrieche furent panſées ; qu'elle eut été débarbouillée, & qu'elle eut pris de la nourriture, Richarde, qui perdoit rarement ſes intérêts de vûe, ſongea à viſiter la farine que ſa fille avoit été faire moudre à travers tant de dangers, craignant qu'elle ne fût gâtée par l'orage. Elle ſe confirma dans cette penſée en trouvant les ſacs tous mouillés, & en voyant que ſon mulet étoit ſi eſtropié, qu'à peine pouvoit-il marcher ; car ceux qui avoient battu Pigrieche avoient pouſſé la vengeance juſqu'à aſſommer à coups de pierres cette bête innocente des fautes de ſa conductrice : mais par bonheur pour Pigrieche ils ne toucherent pas à ſon tréſor, ne doutant point que tous ſes ſacs ne fuſſent également remplis de fa-

rine, qu'ils ne ſongerent pas à emporter parce que ſon poids auroit retardé leur fuite précipitée.

Richarde s'empreſſa à vuider cette farine pour lui donner de l'air ; mais ſes ſoins furent inutiles, & ce n'étoit plus que de la pâte délayée avec de l'eau bourbeuſe, qui étoit de ſi mauvaiſe odeur, que l'infection qui en ſortit penſa mettre la peſte dans la maiſon. Ce ne fut pas la ſeule incommodité que cet accident cauſa, car à peine une ſi horrible bouillie eut pris l'air, qu'elle ſe mit en mouvement, & qu'une partie s'étant changée en vers ; l'autre devint des *Charantons*, eſpece de vermines qui ſe met dans le bled, & la troiſiéme prit la forme d'un eſſain de couſins, (qu'à la mer nous appellons *Maringouins*) qui ſe répandirent par la chambre, & volérent en ſi grand

nombre

nombre qu'ils éteignoient les lumieres ; se jettant ensuite avec fureur sur tout le monde, à l'exception de Liron & de son pere, en sorte qu'il n'y eut personne qui ne fut obligé de fuir, & d'abandonner la malheureuse Pigrieche, qui par ses cris appelloit vainement à son secours ; mais qui ne pouvant se servir de ses mains pour se garantir de tant d'assassins, fut exposée à des tourmens qu'il est plus aisé d'imaginer qu'il n'est aisé de les décrire. Son sang couloit de tous côtés, & comme si cette peine n'eût pas été suffisante, les *Charantons* voulant être de la partie, monterent sur le lit, se fourerent dedans, & environnerent Pigrieche, de façon qu'elle n'en fut pas moins incommodée que des cousins qui la dévoroient ; car elle ne se pouvoit remuer sans en écraser des milliers

dont l'odeur insupportable la suffoquoit.

Elle n'avoit jamais été dans un danger plus manifeste de perdre la vie, & n'en seroit pas réchappée, si Bon & Rebon, qui ne se démentoit jamais, n'avoit couru mettre de la lumiere dans une lanterne, & se poussant courageusement à travers de cette nuée d'insectes, il n'avoit pas pénétré jusqu'au lit de cette aimable malade, & la prenant entre ses bras pour l'arracher au supplice qu'elle n'avoit que trop mérité, il la porta dans une chambre prochaine, où il essaya de faire déguerpir les bourreaux qui travailoient sur sa peau; mais comme la plupart s'y étoient déja fourez trop avant, on fut obligé de la plonger dans l'eau chaude, & encore malgré cét expédient on eut bien de la peine à la nettoyer.

On en vint enfin about, & on la mit ensuite dans un autre lit, où elle continua à jetter des cris épouvantables. Tout son corps n'étant qu'une playe, il n'étoit pas possible de la toucher sans lui causer des douleurs affreuses. Pour comble de bien, la mauvaise odeur des *Charantons* écrasez, s'étoit si fort attachée à sa personne qu'à peine pouvoit-on l'approcher. Sa propre mere n'y avoit pas pu tenir, & Pigrieche eût péri faute de secours, si le Roy n'eût surmonté la répugnance qu'elle causoit à tout le monde, & ne lui eût donné du soulagement qu'elle ne pouvoit espérer que d'un Prince aussi bon.

Les soins qu'il en eut firent qu'elle passa la nuit assez bien; enfin ses douleurs étant un peu diminuées, la belle ouvrit les yeux, c'est-à-dire, qu'elle en ouvrit un,

car les cousins lui avoient crevé l'autre : jugez, s'il vous plaît, de son désespoir lorsqu'elle s'apperçut de ce nouveau grain de beauté ; mais rien ne peut égaler sa fureur quand au lieu des consolations qu'elle devoit attendre de sa mere, elle la vit se lamenter sur la perte de sa farine, & ne s'occuper que du désordre que les vers y avoient fait, ainsi que de l'état où son mulet étoit revenu sans songer seulement à sa fille ; & sans la remercier du moins des tresors qu'elle avoit apportés, qui devoient bien suffire pour la dédommager de quelques miserables boisseaux de bled, tandis que rien ne pouvoit réparer tout ce que Pigrieche avoit perdu. Aussi comme vous pouvez croire, en dit-elle bien son sentiment sans se gêner. Il n'y a sorte de reproches qu'elle ne fit à sa mere, & dans

des termes si durs & si offensans qu'elle s'en fût fait assommer, si les richesses qu'elle avoit apportées n'eussent appaisé la noise. Quelque courroucée que fût Richarde, il lui fut impossible de tenir à l'aspect de tant de belles choses, dont elle fut éblouie.

Après qu'elle eut suffisamment récrée sa vûe de toutes ces pierres précieuses, elle se mit en devoir de les serrer ; mais Pigrieche, qui malgré ses maux avoit toujours son œil unique attaché sur ses trésors, allarmée du dessein de sa mere, fit des cris terribles.

Qu'est-ce que cela veut dire, s'écria-t-elle, avec fureur, vous prétendez encore me priver de mon bien ? Ne me coute-t-il pas assez cher pour être à moi ? voulez-vous m'enlever le fruit de tant de peines ? Ah ! plutôt que de

me ravir des richesses si bien acquises, ne sçauriez-vous en aller chercher autant?... Non, non, continua-t-elle, je vous connois, vous ne feriez pas de difficulté de m'y renvoyer; ce que j'ai souffert ne seroit pas capable de vous en détourner; mais l'idée & la crainte du moindre mal qui vous en pourroit arriver suffit pour vous retenir; vous êtes trop délicate & trop paresseuse quand il s'agit de vous-même, quoique vous comptiez pour rien les plus pénibles travaux des autres.

La colere où elle se mit, obligea Richarde à lui protester qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit fait de ses intentions, l'assurant au contraire, que bien loin de chercher à se les approprier, elle n'avoit songé à serrer ces pierreries que pour empêcher quelqu'un des specta-

teurs d'en dérober. Cependant, comme elle croyoit pouvoir faire sa part sans scrupule, elle résolut d'en escamoter tant qu'elle pourroit : commençant à mettre la main sur un bijou qui réprésentoit une rose panachée, si parfaitement travaillée qu'on l'auroit prise pour une rose effective, elle espéroit en profiter : cette précieuse rose étoit composée de trente ou quarente pierres, tant de diamans que de rubis, d'émeraudes & de grenats ; & c'étoit un chef-d'œuvre de l'art par la délicatesse dont elle étoit montée. Richarde l'ayant empoignée serra la main bien ferme, & cherchoit à la glisser dans sa poche, lorsque ne pouvant plus résister à la douleur imprévûe d'une picquûre cruelle qui partoit de quelques épines imperceptibles cachées sous les feuilles de cette rose, elle

fut obligée de desserrer la main &
de rejetter ce trésor si picquant,
avec moins de précaution qu'elle
n'en avoit pris en le volant.

Cette action involontaire ayant
découvert son intention, l'exposa à tous les reproches dont Pigrieche pût s'aviser. Elle lui parla de sa mauvaise foi dans des termes si injurieux, & avec un accès de fureur si long & si terrible, qu'elle lassa la patience de sa mere, que la douleur de sa picquûre ne mettoit déja que trop de mauvaise humeur ; & elle étoit prête à la battre, lorsqu'enfin le mal diminuant, diminua aussi la pétulence naturelle de Richarde, qui crut devoir tout souffrir dans l'espérance de faire un vol plus heureux, en prenant mieux son tems ; c'est pourquoi elle fit ce qu'elle pût pour appaiser sa fille ; en essayant à lui persuader que ce qu'elle

le avoit fait n'étoit que par raillerie, & seulement pour voir si elle sçavoit le compte de ses fleurs, & si elle s'appercevroit de l'absence de cette rose, qui étoit remarquable par sa beauté singuliere. Pour achever de calmer son couroux, elle lui fit esperer qu'avec de si grands trésors, & des bijoux si bien mis en œuvres, elle seroit assez riche & assez parée pour ne pas céder en beauté, ou en puissance aux plus grandes Princesses, qu'il n'y auroit pas de souverains dans le monde, qui ne désirât & même ne tînt à grand honneur de l'épouser. Cette douce espérance rendit à Pigrieche toute sa bonne humeur; & lui fit regarder son tresor d'un œil encore plus favorable, regretant d'autant plus la perte de son autre œil que ce malheur la privoit de la satisfaction de voir tant de ri-

cheſſes avec deux bons yeux.

Cependant après les avoir conſiderées fort long tems, il falut faire tréve à un ſi doux ſpectacle : mais ce qui venoit de ſe paſſer lui ayant inſpiré d'étranges ſoupçons contre la probité de ſa mere, Pigrieche voulut abſolument qu'on lui apportât une grande caſſette, où ayant renfermé elle-même ſon tréſor, elle en prit la clef qu'elle pendit à ſon col, bien impatiente d'être guérie, pour avoir le plaiſir de relever ſes charmes par une parure ſi brillante.

Mais quoique Liron fût innocente de la cataſtrophe qui venoit d'arriver, & que Pigrieche avoit trop méritée pour devoir s'en plaindre, la timide Liron n'avoit oſé ſe préſenter devant la mere & la fille, les connoiſſant aſſez injuſtes pour avoir ſujet de craindre qu'elles ne la puniſſent

de leur propre faute; c'étoit ce qui l'obligeoit à sortir plus matin que de coutume, & à rentrer plus tard. Elle conduisoit son troupeau auprès de la fontaine; mais quelques soins qu'elle prit pour ne pas s'ennuyer, & quoiqu'elle eût recours à la musique, à la lecture, & à ses autres amusemens ordinaires, c'étoit une foible ressource pour elle. La tendre Lisimene toûjours occupée du beau Chasseur, n'avoit plus aucun goût pour les innocens plaisirs, qui avoient fait autrefois ses plus cheres délices.

Sans espoir de revoir un Amant à qui elle avoit caché sa demeure, & sans se repentir de cet effort de vertu, son cœur & son esprit n'étoient remplis que de l'idée de ce charmant jeune homme; il lui étoit impossible de songer à autre chose: mais elle n'o-

ſoit aller chez les Nayades dans la crainte qu'elles ne devinaſſent ſon ſecret, & que n'ignorant pas ſa véritable qualité, elles ne la blamaſſent des tendres ſentimens où elle s'abandonnoit pour un inconnu, qui malgré la magnificence dans laquelle il lui paroiſſoit, & la ſimplicité de la condition où elle ſe trouvoit actuellement, n'étoit peut-être pas digne de la fille d'un grand Roi, quoique détrôné & malheureux.

Il y avoit déja quatre jours que le fruit étoit fini, & que n'ayant plus rien à vendre elle avoit ceſſé d'aller au marché, pour aller au Moulin de malheur. Il y en avoit quatre autres qu'elle en étoit revenue. Ces huit jours bien complets, lui avoient ſemblez huit ſiécles.

Elle étoit couchée ſur un garzon, la tête appuyée contre un

arbre, un livre à la main, qu'elle avoit déja vainement essayé plusieurs fois de lire, pour dissiper son ennui, sans qu'il lui eût été possible d'y réussir : elle jettoit bien ses regards dessus ; mais elle les y fixoit en rêvant, sans se souvenir du livre, lorsqu'un bruit causé par une personne qui marchoit près d'elle, lui fit tourner ses regards du côté d'où il partoit, & qu'ils furent agréablement frappez en connoissant & en voyant approcher le même Chasseur dont elle étoit si occupée. Il n'eut pas plus de peine à reconnoître Liron, qu'il en avoit eu à en être reconnu : il l'aborda avec un empressement qui exprimoit vivement la satisfaction que lui donnoit cette heureuse rencontre qu'il avoit souhaitée de tout son cœur, mais sans espoir de la trouver.

Désesperé de ne plus voir sa

Bergere, il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir trop ſcrupuleuſement obſervé les défenſes qu'elle lui avoit faites de la ſuivre.

Le transport qu'il témoignoit, étoit ſi vif, qu'il n'y avoit pas lieu de douter que ſon amour ne fût extrême. Ce que Liſimene elle-même avoit ſouffert depuis qu'elle ne le voyoit plus, fut encore plus propre à la perſuader des peines que l'abſence lui avoit fait endurer: cette conformité de ſentimens la rendit ſi ſenſible au plaiſir de le revoir, que s'y abandonnant ſans reſerve, elle ne penſa plus à le lui deguiſer ni à lui vouloir perſuader qu'il lui étoit indifferent.

Le beau Chaſſeur, ſe jetta à ſes genoux, & lui dit tout ce qu'il put imaginer de plus tendre. A tous ſes diſcours, Liron ne répondoit que des yeux; mais ce

langage qui est ordinairement le plus sincere n'a pas besoin de truchement pour un amant. Liron un peu revenüe à elle-même voulut le blâmer de ce que malgré sa défense il avoit fait des démarches pour la trouver, mais elle le fit si foiblement, qu'il n'eut pas sujet d'en être allarmé, & qu'il n'en goûta pas moins la douceur de cette heureuse rencontre. Jamais ils n'avoient passé des momens si agréables: le Chasseur qui la vit entourée d'instrumens, comprit qu'elle en sçavoit joüer; & ravi de lui connoître cette nouvelle perfection, il la supplia instamment de lui donner la satisfaction d'entendre une voix qui ne pouvoit être que charmante.

Liron ne s'en fit pas presser, & la joye de voir son Amant augmentant la délicatesse de son go-

ner ; ainsi que celle de ses doigts, elle enchanta le beau Chasseur, qui n'avoit pas besoin de lui trouver ce charme nouveau pour être le plus amoureux des hommes.

Les Nayades étonnées de la perfection de ce qu'elles entendoient, qui étoit si au-dessus des sérenades que Lisimene leur donnoit d'ordinaire, avoient peine à croire que celle-là partît de la même personne. Elles étoient attentives sous les eaux, n'osant respirer de peur de les émouvoir de leur haleine, pour ne pas perdre le moindre ton de cette charmante musique: Liron n'étoit assurément point fâchée qu'elles en profitassent ; mais à parler naturellement, ce n'étoit pas ce qui l'occupoit alors, ne songeant plus en ce moment qu'il y eût quelqu'un dans le monde, à l'exception de son Chasseur ; & entre nous, cet

oubli étoit assez pardonnable ; puisqu'il n'est guéres possible, qu'à la vûe d'un amant, brûlant des mêmes feux dont on ressent l'atteinte, on aille s'aviser de penser qu'il y ait des Nimphes d'eau douce au monde, quelques obligations que l'on puisse leur avoir.

Les momens passez près de ce qu'on aime, coulent si promptement, que l'heure de se séparer étoit déja bien avancée, sans que nos deux Amans s'en fussent apperçus ; à peine croyoient-ils qu'ils eussent été ensemble trois minutes, lorsqu'il falut songer à se quitter : Ce ne fut pas sans regrets, & sans se promettre de se retrouver le lendemain au même lieu.

La joie de revoir le beau Chasseur avoit étourdi Liron sur les conséquences d'une telle conduite, & sur la promesse qu'elle lui

avoit faite de revenir tous les jours ; mais lorſqu'elle fut ſeule, la raiſon prenant un empire que l'amour avoit affoibli, lui repréſenta vivement le tort que cette démarche lui feroit dans le monde, malgré les apparences qui lui faiſoient eſpérer le ſecret, & penſant à quelque choſe de plus eſſentiel, elle la fit réfléchir, que quand il ſeroit vrai que le Chaſſeur garderoit un éternel ſilence ſur cette avanture, ce ſeroit toujours trop pour elle d'avoir à rougir devant elle-même, puiſque c'eſt en quoi conſiſte la véritable honte, lorſque l'on eſt ſenſible à l'honneur & à ſon devoir. Cette raiſon détermina la Princeſſe à ne plus s'expoſer au danger de voir un homme qui lui plaiſoit trop, loin d'écouter ce qu'un penchant flatteur lui pouvoit dire en faveur de cet Inconnu, à qui elle avoit trop

légérement promis, sa vertu reprenant le dessus, elle ne balança plus à lui manquer de parole; & quelque peine qu'elle en ressentît, elle prit le lendemain, en soupirant, un chemin different de celui où son cœur l'entraînoit.

Que cette journée lui parut longue! jamais elle ne s'étoit tant ennuyée, ses moutons qui étoient accoutumé d'aller au bord de la fontaine, en vouloient prendre la route à tous momens, aussi bien que Diligent. C'étoit une double peine pour elle de résister à son troupeau & à ses propres desirs: Elle passa le jour en cette perpléxité; la nuit vint enfin l'en tirer, la ramena chez Richarde dans une tristesse excessive.

Il lui fut impossible de goûter un moment de repos; le chagrin qu'elle ne doutoit point que le Chasseur n'eût ressenti, en ne

la voyant pas arriver, la pénétroit de douleur, dans cette inquiétude, & sans sçavoir pourquoi: le jour lui sembloit fort lent a paroître: elle l'apperçut à peine qu'elle se leva, & après le travail ordinaire ayant mis ses moutons dehors dans l'intention de faire ce qu'elle avoit fait la veille, elle les suivit en rêvant.

Sa rêverie étoit si forte qu'elle ne fit aucune attention que son troupeau prenoit le chemin qu'elle vouloit éviter; & elle ne le reconnut que lorsqu'elle fut auprès des arbres, son azile ordinaire. Elle n'hésita point sur le parti qu'elle avoit à prendre, en s'éloignant brusquement: mais venant à considérer qu'étant encore bien matin elle auroit le tems de se laver le visage & les mains; & d'aller saluer les Nayades avant que le Chasseur fût arrivé, elle

rallentit sa marche, & revint sur ses pas. Malgré la résolution qu'elle avoit formée de ne jamais voir son Amant, & au contraire de l'éviter avec soin, elle trouvoit de la douceur à penser qu'il l'aimoit, qu'il la chercheroit, & qu'il seroit touché de son éloignement : Elle craignoit même qu'il ne s'en consolât ; & quoiqu'elle eût une véritable pitié du chagrin où elle le croyoit plongé, elle ne laissoit pas d'appréhender qu'il n'y fût pas assez sensible.

Des sentimens si opposez se confondoient chez elle de telle sorte, qu'elle ne les pouvoit concilier ; elle redoutoit la présence du beau Berger, & craignoit tout-à-la-fois de ne le pas rencontrer ; mais cependant elle n'appréhendoit pas moins que cette démarche, à laquelle sa vertu la forçoit, éteignant son amour, ne

le rebutât assez pour lui faire abandonner ce pays, & retourner à la Ville sans se ressouvenir d'elle.

C'étoit ainsi qu'elle s'entretenoit, sans pouvoir s'accorder avec elle-même sur ses diverses façons de penser : mais son Inconnu étoit bien éloigné d'être dans les sentimens qu'elle sembloit craindre, il s'étoit trouvé fort exactement au rendez-vous de la veille, & non content de l'attendre tout le jour, il l'avoit encore attendue toute la nuit; mais quoique désespéré de n'avoir point vû sa Bergere, & tourmenté par la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque accident fâcheux, il n'avoit pas laissé de succomber au sommeil qui l'accabloit, pour éviter les regards des curieux dont l'aspect auroit pû causer quelques peines à l'aimable Liron : Il s'é-

toit refugié dans un vieux tronc d'arbre, où il y avoit à peine une heure qu'il goûtoit la douceur du repos, lorsqu'un mouton, y étant entré par hazard, la peur l'en fit sortir fort promptement, & le bruit qu'il fit éveilla le dormeur. La vûe de ce cher mouton lui causa une joye mêlée de crainte & d'espérance. Il se leva avec précipitation pour sçavoir s'il se flatoit envain; il ne fut pas trompé dans son attente, appercevant Liron qui se lavoit à la fontaine, il en fut transporté de joye, & courut à elle: Je vous revois donc, ma belle Bergere, lui dit-il, mais helas! que votre absence m'a couté: Par quel malheur ne vous vis-je pas hier de toute la journée?... Quel jour passai-je en vous attendant! Juste Ciel, qu'il me parut long! Non, je n'aurois pu, sans mourir, en supporter encore un

semblabe : Instruisez-moi, de grace, de la cruelle raison qui m'a privé d'un bien qui m'est aussi cher que ma vie, & qui vous a obligé de manquer de parole à un Amant, dont l'amour vous est assez connu, pour vous faire juger de son impatience... Vous ne me répondez point, poursuivit-il, après avoir attendu quelques momens : vous semblez interdite : Vous détournez la vûe ; il semble que ma présence vous gêne : Ne me cherchiez vous pas ? & seroit-il possible, que ce fût votre cruauté qui m'eut privé hier du bonheur de vous entretenir ?

Liron ne sçavoit que répondre ; elle n'avoit pas la force de fuir un Amant pour qui son cœur s'interessoit si tendrement, & la raison qui triomphoit de l'amour lorsque l'objet étoit éloigné, n'avoit en sa présence assez de force, que

pour

pour accabler cette Bergere de reproches, & pour lui faire connoître qu'elle agissoit contre la bienséance & contre son devoir, sans que cette même raison eût le pouvoir de lui faire éxecuter les loix qu'elle lui dictoit.

Elle balança quelque tems ; à la fin écoutant cette voix si puissante sur les cœurs vertueux, elle ne disputa plus au devoir une victoire qui couvre les vaincus de gloire : Elle déclara à son Amant, qu'elle vouloit absolument qu'il cessât de venir la chercher : mais voyant qu'il pâlissoit, & croyant devoir adoucir l'extrême rigueur de cet arrêt, elle lui dit à demi vôix, que du moins, il n'y vint pas si souvent, l'assurant avec fermeté que s'il ne lui promettoit pas ce ce qu'elle exigeoit, ou qu'il n'éxecutât pas sa promesse, elle ne viendroit de sa vie à la fontaine,

ce qui la priveroit de la seule douceur qu'elle goûtoit dans ses infortunes.

Le Chasseur . . . . . que je dois point nommer ainsi, puisque ce n'étoit plus sous cet habit qu'il se montroit à ses yeux, ayant pris celui de Berger pour se conformer à la condition où il croyoit qu'étoit né l'objet de ses desirs, le Chasseur, dis-je, ou plutôt le Berger, fut accablé de ce discours.

Vous voulez donc ma mort, lui dit-il, d'une voix tremblante : hé bien, continua-t-il, contentez-vous, il m'en coutera la vie ; mais je n'y aurai point de regret, puisqu'elle vous est odieuse. En disant ces mots, ses esprits l'abandonnérent, il se laissa tomber sur l'herbe sans force & sans connoissance. La pâleur de la mort étoit répandue sur son visage au point

de faire craindre à Liron qu'il n'expirât.

Tous les malheurs dont jusques-là elle avoit ressenti les atteintes, ne lui semblérent plus mériter ce nom, lorsqu'elle les compara à celui dont elle se voyoit menacée. Elle courut à la fontaine, en rapporta de l'eau qu'elle jetta sur ce visage chéri, accompagnant ses soins par les discours les plus tendres, & par des regrets les plus touchans. Ces empressemens réussirent à la fin, & ce nouveau Berger ayant repris ses sens, lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : Hélas! cruelle Liron, que ne me laissiez-vous mourir, je serois plus heureux d'expirer à vos pieds que d'aller traîner, loin de vous, la déplorable vie que vous me conservez. Oui, inhumaine, ajouta-t-il, puisque vous voulez me priver du plaisir

de vous voir. Ne comptez pas que je survive à cette cruauté. Je me délivrerai, malgré vous, du malheur auquel vous me condamnez. Liron n'étoit pas dans un état moins deplorable que celui où elle voyoit son cher Berger. Elle pleuroit; & ne pouvoit parler; mais enfin faisant un effort: L'état où vous me voyez, & les larmes que je ne puis retenir, lui dit-elle, doivent vous prouver que vous êtes injuste dans les reproches que vous me faites. Vous n'êtes pas assez peu clairvoyant, pour ne pas connoître que c'est à regret que je vous donne ce déplaisir. Mais, enfin, Seigneur, ne me dois-je rien à moi-même, m'est-il permis de blesser les régles de la bien-séance en vous recevant ici, & en vous donnant un rendez-vous? Ah! loin de trouver les propositions que je vous fais étranges,

si vous m'aimiez comme je dois être aimée, vous devriez être le premier à me donner des leçons sur mon devoir.

Comme nos conversations, & mes sentimens, n'ont rien dont la vertu se puisse offenser, reprit le Berger, je ne conçois point, par quelle raison vous vous en faites un scrupule. Mais, belle Liron, il y a un moyen de le bannir : Je vous offre ma main & mon cœur, daignez les accepter. Sortez d'un indigne esclavage : suivez un époux, qui fera son bonheur de vous plaire.

Cette offre est bien généreuse, répliqua la Bergere, de qui ce discours redoubla l'embarras : mais, Seigneur, ajouta-t-elle, nous ne nous connoissons pas assez pour prendre un engagement aussi sérieux ; nous ignorons si nous pouvons être l'un à l'autre : peut-être,

qu'en nous connoissant davantage, nous ne trouverions que la certitude d'un obstacle que je redoute, & qui, si j'osois m'expliquer, ne serviroit qu'à vous découvrir que Liron, toute Bergere qu'elle vous paroît, ne peut être unie à vous.

Quels sont-ils ces obstacles que je ne puis vaincre, s'écria le malheureux Chasseur! Seriez-vous engagée sous les loix de l'himen? Un autre est-il possesseur du bonheur où j'aspire? Non, reprit-elle, je n'ai point encore d'autres engagemens que ceux d'obéir à mon Pere & à la raison: mais l'inégalité de nos conditions est plus que suffisante.... Si ce n'est que cette raison qui vous arrête, interrompit cet Amant, c'est un obstacle si léger, qu'il ne doit pas vous retenir. Que m'importe l'état où je vous vois, cette

différence chimérique, que l'orgueil humain met entre les hommes, doit être entierement en faveur de la vertu. La vôtre est digne du Trône. C'est au destin, non à vous, à qui il s'en faut prendre, s'il ne vous a point placée dans le rang où vous devriez être. Mais comme je n'aime que vous, & que je suis charmé d'avoir l'occasion de vous témoigner un amour détaché de tout autre intérêt que celui de lui-même, je m'embarrasse peu de la condition où l'aveugle fortune vous a fait naître. Au contraire, c'est un bonheur pour moi que d'être en état de vous délivrer des emplois humilians dont on a la lâcheté de vous charger, & qui sont si indignes de votre mérite, ainsi que de votre beauté.

Voilà belle Liron, continua-t-il, quels sont mes sentimens,

& quels ils feront toujours. Leur pureté me raſſure ſur les obſtacles que je pourrois craindre de la part de votre Pere, parce que je le crois trop raiſonnable pour y en faire naître par caprice.

Plus ce tendre Amant parloit, plus il faiſoit éclatter de générosité, & plus Liſimene en étoit affligée. Elle n'avoit pu ſe défendre de l'aimer au premier coup d'œil, ſans ſçavoir ſi les qualités de l'ame répondoient à celles de la figure. Ainſi on peut croire qu'un Amant, qui faiſoit voir des ſentimens qui le pouvoient rendre auſſi eſtimable qu'il étoit charmant, ne pouvoit faire que de grands progrès dans le cœur de la Princeſſe. Mais malheureuſement cet amour, ces vertus & ces charmes qui lui parloient en faveur du beau Berger, ne pouvoient effacer de ſon eſprit qu'elle

étoit

étoit fille du Roi Bon & Rebon. Elle n'osa lui découvrir ce secret, en pensant qu'il ne serviroit qu'à les affliger davantage, & qu'ils en seroient moins infortunés si elle lui épargnoit cette desespe-rante confidence. Ainsi ils se sé-parerent sans avoir une plus grande explication, & le cœur si rempli d'amour, que malgré la nécessité qu'elle s'étoit imposée, d'annoncer au Berger qu'il falloit que cette séparation fût éternelle; non seulement elle ne pensa point à lui en parler, mais encore elle oublia de lui dire qu'il fût du moins quelques jours sans la ve-nir chercher, & elle ne s'en sou-vint que lorsqu'il fut trop éloi-gné pour le rapeller; ce qui lui fit croire que c'étoit une raison indispensable pour elle de reve-nir le lendemain au même lieu, afin de réparer la faute que sa

mémoire venoit de lui faire commettre.

Quoiqu'elle se crût bien résoluë à ne plus voir son Amant, & que tout parût l'obliger à le sacrifier au devoir & à la vertu, si elle ne songea pas un instant à se soustraire à leur authorité, elle n'en étoit pas moins agitée: elle se disoit en vain que la houlette qu'elle portoit à présent ne l'empêchoit pas de devoir la vie à un grand Roy, qui, par une révolution, dont les exemples ne sont pas rares dans l'histoire, pouvoit remonter sur son trône, & disposer de sa fille en faveur de celui qui seroit en état de l'aider à triompher de l'usurpateur. Ces raisons invincibles ne diminuoient rien de son amour. Quelques puissantes qu'elles fussent, elles étoient trop foibles pour arracher de son cœur une passion

si tendre ; en vain le triste souvenir de ses ayeuls la faisoit rougir d'aimer un inconnu, si elle en avoit autant de honte que si ce deshonneur eût été public, elle n'en trouvoit pas les maximes du siécle moins injustes & moins barbares.

Que les préjugés sont extravagans ! (disoit - elle) pourquoi dois-je rougir d'aimer un homme aimable & généreux, qui me croit une simple villageoise, & qui cependant ne balance point dans le dessein de m'élever jusqu'à lui ? Mais cet homme charmant n'est pas Roy (poursuivit-elle en soupirant) & tous ses agrémens, non plus que sa générosité ne me pourroient empêcher de me deshonorer si j'unissois sa destinée à la mienne, qui malheureusement m'a fait naître pour épouser un Roy, ou pour

ne prendre jamais d'engagemens. Peut-être que celui pour qui elle me reſerve, aura toutes les qualités qui ſont propres à rendre un homme mépriſable ; mais n'importe il régnera, & je ſerai moins deshonorée par les vices d'un époux, que je ne le ſerois par l'inégalité des conditions. Sacrifions donc, ajoûta-t-elle l'amour à la gloire, en verſant quelques larmes, ce ſera peut-être un bonheur pour mon Amant, puiſque je n'ai que des infortunes à lui porter en dot ; ſon propre interêt exige que je faſſe tous les efforts imaginables pour arracher de mon cœur une paſſion inutile, & qui ſeroit funeſte à ce que j'aime. Je dois donc l'engager à prendre ſon parti, comme je prendrai le mien. . . . . .

Cette réſolution formée, il ne fut plus queſtion de décider s'il

étoit plus à propos d'en inſtruire le Berger de vive voix, que de ceſſer de venir au lieu où elle étoit certaine de le rencontrer. L'un & l'autre parti lui ſembloit également dangereux. En s'expoſant à lui expliquer le motif qui la faiſoit agir, elle redoutoit ſon deſeſpoir, & craignoit de n'avoir pas elle-même la force d'y réſiſter. Mais en évitant cet inconvenient par ſon abſence, elle en voyoit un autre qui ne lui ſembloit pas moins grand ; & ſans compter la dureté qu'il y auroit à lui laiſſer imaginer qu'elle le mépriſoit, elle avoit encore à appréhender que ne conſultant que ſa douleur, il ne la vînt chercher juſques chez Richarde. Ces deux alternatives lui paroiſſant également dangereuſes, elle examinoit à laquelle elle devoit donner la préférence,

quand il s'en présenta une troisiéme à son esprit qui lui parut plus convenable. Ce fut de se confier à son pere, & de se gouverner par ses avis. Elle connoissoit la prudence du Roy, & ne pouvoit douter de sa tendresse pour elle. Ainsi tout la portant à s'adresser à lui, elle s'y détermina, & cette résolution bien affermie la rendit un peu plus tranquile; attendant avec une sorte d'impatience le retour de Bon & Rebon qui étoit allé à la chasse.

La Princesse se fut poster sur son chemin, & l'ayant vû paroître, elle fut assez loin audevant de lui, elle le pria de s'asseoir un moment pour l'écouter. Elle étoit si émuë & si tremblante, que le Roy ne douta pas qu'elle n'eût encore essuyé quelques nouveaux chagrins de la part de Pi-

griéche ou de ſa mere ; il s'arrêta pour la conſoler. Mais après y avoir employé tout ce qu'il y crut propre, voyant qu'au lieu de ſe calmer, ſes larmes augmentoient, ſans qu'elle eût la force de lui dire un mot, il la prit dans ſes bras, & la ſerrant tendrement : Quel eſt le nouveau malheur qui te porte à cet excès d'affliction ? lui dit-il, Fais tréve à tes douleurs, ma chere fille, & m'apprend ce qui les cauſe ; je ne puis douter que le ſujet n'en ſoit important, puiſqu'il triomphe de ta conſtance. Je l'ai vûë trop éprouvée, & je l'ai trop admirée pour ne pas être perſuadé que ton deſeſpoir n'eſt point fondé ſur de légers chagrins : mais helás ! je connois que cette fermeté ſi fort au-deſſus de ton âge qui me conſoloit de tous les deſagrémens que nous trouvons auprès des in-

dignes créatures avec qui nous sommes forcés de vivre, est enfin à bout. Ah ! puisqu'elle est épuisée, il ne nous reste plus qu'à mourir, & je m'y prépare sans chercher de nouveaux moyens pour conserver une vie si infortunée, que je ne puis regarder que comme un moment heureux, celui qui la terminera.

Non, mon cher Pere, reprit la Princesse en faisant un effort pour arrêter ses sanglots, j'espere que le Ciel qui vous a sauvé des mains du Tiran, ne vous abandonnera pas, & protegera votre vertu. Il n'y a rien de nouveau de la part de votre épouse, ni de sa fille; ce ne sont point elles qui causent la peine où je suis. Mais malgré cela, je n'en ai jamais ressenti une plus forte : je me vois au bord d'un précipice, dans lequel vous seul pouvez m'empê-

cher de tomber ; c'eſt de vous que j'attens mon unique ſecours ; & cependant je tremble à vous déclarer mon malheur, puiſque je ne puis vous l'apprendre ſans vous faire le honteux aveu de ma foibleſſe.

Ce diſcours, où le Roy ne comprenoit rien, le ſurprit au dernier point. Mais pour raſſurer ſa fille, & pour l'engager à ne lui rien cacher, il lui proteſta que de quelque nature que fût le ſecret qu'elle alloit lui révéler, elle pouvoit parler en toute aſſurance, & qu'elle ne trouveroit en lui qu'une extrême indulgence, accompagnée des ſecours qu'elle devoit attendre d'un ami fidéle, ſans y rencontrer la ſévérité d'un pere.

Liſimene raſſurée par les nouveaux témoignages d'affection qu'elle recevoit de Bon & Rebon,

ne balança plus à lui apprendre l'inclination mutuelle que le beau Chasseur & elle avoient prise l'un pour l'autre, lui avoüant naïvement tout ce qui s'étoit passé entr'eux, jusqu'aux combats qu'elle avoit eus avec elle-même, sans lui déguiser ce qu'il lui en avoit coûté pour prendre la résolution de ne le plus voir. Et enfin l'incertitude où elle étoit si elle retourneroit à la fontaine où son Amant ne manqueroit pas de l'attendre le lendemain ; & si elle lui annonceroit son malheur, ou bien si elle cesseroit d'aller du côté où elle étoit certaine de le trouver. Representant au Roy les inconveniens qu'elle voyoit de toutes parts, le suppliant de nouveau de la guider dans cette dangereuse occasion.

Le Roy l'écoutoit en gardant

un profond ſilence ; il la laiſſa parler ſans l'interrompre. Mais voyant qu'elle ne diſoit plus rien, & qu'elle attendoit ſa réponſe, il l'invita à ſe tranquiliſer en la loüant extrémement d'avoir pris un parti auſſi ſage que celui de ſe confier à lui. Il eſt trop tard, ajoûta-t-il, pour faire un plus long ſéjour ici; cela pourroit nous attirer quelque fâcheux propos de la part de nos harpies. Ainſi, ma chere enfant, rentrons le plus promptement qu'il nous ſera poſſible ; je ſortirai demain, ſous le prétexte d'aller à la chaſſe, & je te ſuivrai de près ; quand nous ſerons en liberté nous chercherons enſemble les moyens de terminer tes inquiétudes.

Après avoir pris ainſi leurs meſures, ils ſe ſéparerent, & eurent ſoin de rentrer à la maiſon par differens chemins.

Quoique Liron ne pût penser autre chose sur les moyens que son pere lui proposeroit, sinon qu'ils iroient à congedier le beau Chasseur, elle y rencontroit toujours un grand soulagement, en pensant qu'elle ne seroit pas obligée de s'acquitter elle-même de ce desagréable emploi. Malgré l'affliction qu'elle en ressentoit, elle passa cette nuit plus paisiblement qu'elle n'avoit fait la précédente & le jour qui l'avoit suivie.

Aussi-tôt que celui où elle devoit entretenir son pere parut, elle se leva, & après avoir rempli ses occupations ordinaires, elle mit son troupeau dehors, s'arrêtant à quelques pas de la maison pour attendre le Roy qui ne tarda pas à la suivre. Elle étoit résoluë d'exécuter ses ordres; mais elle ne s'attendoit

point qu'il les lui donneroit de conduire ses moutons du côté de la fontaine. Elle lui auroit obéi sans murmurer, s'il lui avoit ordonné de s'en éloigner. A bien plus forte raison se soumit-elle à un commandement qui flatoit malgré elle ses plus chers désirs.

Le nouveau Berger qui n'étoit pas encore arrivé leur laissant à l'un & à l'autre le tems de s'entretenir, donna au Roy celui d'expliquer à la Princesse les mesures qu'il vouloit prendre pour assurer leur repos. Elle n'osoit renouveller à son pere les instances qu'elle lui avoit faites la veille, de lui prescrire la conduite qu'elle devoit tenir. Quoiqu'elle fût déterminée à obéir, elle appréhendoit que ce qu'il lui prescriroit ne fût pas de son goût; elle s'en croyoit même assurée. Mais elle n'en témoignoit rien, & attendoit

en silence ce qu'elle devoit craindre ou esperer de la démarche qu'elle avoit faite, lorsqu'enfin Bon & Rebon en la regardant d'un air d'affection qui la rassura, quoiqu'il fût accompagné d'une sorte de gravité qui ne lui étoit pas ordinaire. Vous ne devez pas douter de la tendresse que j'ai pour vous, ma chere Fille (lui dit-il) non plus que de la joye que je ressentirois de vous voir sur mon trône; je vous le destinois, & j'avois résolu de l'abdiquer en vous mariant; je l'aurois assurément fait avec un grand plaisir, si la fortune & mon ennemi m'en avoient donné le tems. J'ai fait ce que j'ai pû (ajoûta-t'il) pour vous conserver le rang dans lequel vous êtes née. Mais enfin je commence à douter que mes souhaits puissent être jamais remplis: l'ambitieux joüit paisible-

ment de ſon uſurpation ; ſes cruautés ont aſſuré ſa puiſſance ; il eſt en paix avec ſes voiſins, & mes ſujets ne ſe ſouviennent plus des bontés que j'ai euës pour eux, ou s'il y en a encore quelques-uns qui n'en ayent pas abſolument perdu la mémoire, ils ſont ſans crédit, & ne peuvent que me plaindre ſans oſer rien entreprendre pour mon ſervice. Ainſi, ma chere Fille, je n'eſpere plus de vous voir Reine ; quoique votre jeuneſſe vous puiſſe permettre d'eſperer qu'une heureuſe révolution vous rendra les grandeurs que j'ai perduës. Mais (continua-t-il) ſi vous êtes dans l'âge de l'eſperance, je n'y ſuis plus, & l'avantage que vous pouvez attendre du printems de vos jours, ne pourra me garantir de la mort. Ma vieilleſſe, ou plutôt mes chagrins, rendent peut-



être cet événement plus prochain que nous le croyons. Si cet accident vous arrivoit, quelle seroit votre ressource? Helas! malheureuse Princesse, je frémis du sort auquel vous seriez exposée. Ma mort vous laissant en proye aux fureurs d'une marâtre implacable, & pour plaire à sa Pigriéche, vous ne devez point douter qu'elle ne vous livrât sans balancer au Tiran, qui ne manqueroit pas aussi-tôt de vous ôter la vie, ou qui vous la rendroit plus affreuse que la mort même. Ainsi ma chere Lisimene (continua-t-il en prenant le ton familier) si tu m'en veus croire, tu renonceras à l'ambition qui s'oppose à ton bonheur. Ainsi qu'à ta sureté & suivant les mouvemens de ton cœur ausquels ta vertu ne se peut opposer, tu te résoudras à vivre dans une condition privée

vée où tu feras heureufe avec un jeune homme qui t'aime & qui eft aimé de toi. Je ne puis douter qu'il ne foit vertueux. La générofité de fon procedé le fait affez connoître. Ce qui m'oblige à te confeiller en ami, ainfi que je te l'ai promis, fixe-toi à la fortune de ton Amant, & oublie une vaine grandeur, qui felon les apparences eft perduë pour toi fans reffource.... Ce n'eft pas (ajoûta-t-il) que fi ce jeune homme a de la naiffance & du crédit, il ne pût faire valoir un jour tes droits à la Couronne. Ils ne font ni obfcurs ni équivoques. Mais à moins que l'occafion ne s'en préfentât auffi fure que favorable, je t'exhorte à le détourner de s'expofer au fuccès d'un évenement incertain, qui, s'il venoit à manquer, au lieu de t'élever au trône, le précipiteroit au tombeau.

Ce discours que Liron n'auroit osé attendre, lui causa une joye inexprimable, & lui inspira un redoublement de tendresse infini pour un pere dont la complaisance savoit flâter si agréablement le goût de sa fille, qui pénétrée de reconnoissance lui baisa plusieurs fois les mains avec transport en l'assurant qu'elle étoit résoluë de se conformer à ses avis, n'ayant jamais eu & ne voulant pas avoir d'autres volontés que les siennes.

Une conversation si interessante auroit duré selon toutes les apparences encore long-tems, si celui même, qui en faisoit le sujet, ne fût sorti brusquement d'un Bois voisin, dont l'épaisseur les cachoit mutuellement les uns aux autres, & ils se rencontrerent de si prés qu'il n'eût pas dépendu d'eux de s'éviter, quand ils en auroient eu l'intention. . . . .

Le Berger trouvant un homme avec Liron, ne douta pas un moment que ce ne fût son pere, & craignant qu'il ne fût là que pour lui interdire à jamais la vûë de sa fille, il en parut si ému, que Bon & Rebon, touché de l'état où il voyoit un jeune homme dont la phisionomie étoit extrémement prévenante, le pria d'approcher d'une voix qui le rassura un peu.

Seigneur, lui dit-il, vous paroissez surpris de me voir avec ma fille ; mais si vos intentions sont telles qu'elle me les a representées, & que vous avez voulu le lui persuader vous-même, ma présence ne doit point vous déplaire, puisque je ne suis ici que dans le dessein de vous rendre heureux l'un & l'autre, & je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que je ne vois rien en votre personne qui ne me donne une

opinion très-avantageuse de vous.

Le beau Berger, qui avoit été si allarmé de la vûë du pere de Liron, se trouva tout encouragé par un accueïl qu'il n'auroit osé attendre, & dont il fut enchanté.

Mon pere, lui dit-il, avec beaucoup de respect, je ne puis vous exprimer que foiblement la satisfaction que je sens de pouvoir vous protester que ma tendresse pour votre aimable fille est infinie. Je lui ai offert ma main, je l'ai priée de l'accepter: mais quoique ce fût avec autant de sincerité que d'amour, des offres qu'elle méritoit si bien n'ont pû la prévenir en ma faveur. Elle ne parle que d'obstacles insurmontables qu'elle n'a jamais voulu me découvrir. Seroit-il possible que vous eussiez assez de bonté pour moi pour daigner les applanir?

Ma fille avoit raison (reprit le

Roy) elle vous disoit vrai en vous disant qu'il y à des obstacles qui s'opposent à votre bonheur. Mais quelques forts qu'ils puissent être, ils ne sont pas absolument invincibles. Le mérite peut suppléer à la difference des conditions. Ainsi, Seigneur (continua-t-il) commencez, s'il vous plaît, par nous apprendre qui vous êtes ; ce point est essentiel, puisque vous conviendrez qu'il ne seroit pas naturel que nous prissions aucuns engagemens ni aucunes mesures avec vous sans vous connoître. Je suis entierement disposé en votre faveur (poursuit Bon & Rebon) : mais pour me confirmer dans cette disposition, il faut me prouver que de votre côté vous avez en moi une confiance entiere.

Vous seriez tout propre à me l'inspirer quand j'aurois moins de

franchiſe que je n'en ai naturellement (répondit le jeune homme) & je vous proteſte, mon pere, que je n'aurai jamais de ſecrets pour vous. Mais avant de vous dire qui je ſuis, permettez-moi d'exiger de vous une promeſſe. La premiere fois que j'ai vû la charmante Liron, je n'ai conſulté pour lui donner mon cœur que ſes appas & non ſa naiſſance: permettez-moi donc de m'accepter auſſi pour votre fils tel que je ſerai, ſans me demander compte de mes ayeuls; mais dans quelque rang que je ſois né, je vous demande auſſi de ne point contraindre votre fille; car je ne veux l'obtenir de vous qu'après l'avoir obtenuë d'elle-même.

Ainſi, vénérable Vieillard (ajoûta-t-il) ſans vous offenſer de mon retardement, faites je vous ſupplie, que la belle Liron

s'explique sur ma destinée.

Ce que vous demandez (reprit le Roi en souriant) n'est pas sans quelque difficulté, les filles bien nées s'expliquent rarement sur cet article. Mais, Seigneur, les yeux de Liron semblent répondre à cette question aussi favorablement que vous le pouvez désirer, & vous en devriez être content. Cependant (poursuivit-il) puisqu'il vous reste des doutes; comme je me suis informé des sentimens de ma fille plutôt en ami qu'en pere, je crois pouvoir vous assurer que vous n'avez rien à redouter du côté de l'ambition, & que ce n'est point l'espoir d'un rang plus élevé que le sien qui la détermine en votre faveur.

Malgré l'assurance que lui devoit donner cette réponse, le Berger persista à souhaiter que Liron s'expliquât par sa propre bouche

Cette belle se voyant pressée, & sachant ce que Bon & Rebon pensoit, elle en devint plus hardie, & dit à son Amant qu'elle n'avoit rien à ajoûter à ce que son pere venoit de dire, & qu'elle ne pouvoit être que fort heureuse avec un époux qu'il agréeroit.

Ç'en est assez, charmante Liron, s'écria l'Inconnu, transporté de joye ; je connois tout le prix de mon bonheur, & je le sens redoubler par le plaisir que j'ai à vous apprendre que je puis vous donner un rang digne de vous, & vous faire avoüer à même tems que je ne suis point esclave du mien, puisque je le sacrifie sans regret & sans efforts à ma tendresse, quoique je sois le fils aîné & l'heritier présomptif du Prince ambitieux à présent Maître du Royaume qui appartient au Roy Bon & Rebon. Les Peuples qui

d'ordinaire imposent des noms à leurs Princes suivant leur caprice, ont eu celui de me nommer *Chemzem* [*Parfait*]. Nom que j'aurois voulu mériter, & que j'avouë à ma honte ne devoir qu'à une favorable prévention.

L'aveu de la naissance de Parfait étonna également le Pere & la Fille. Quoi Prince ! (lui dit le Monarque avec surprise) vous êtes le fils d'Ambitieux ? Comment & par quel hazard l'heritier d'un grand Empire se trouve-t il en cet endroit reculé, & pour ainsi dire détaché du reste de la terre ?

La raison en est simple (reprit Parfait) quoiqu'il semble que je dûsse voir avec joye l'usurpation que mon pere a faite des Etats de son Roy ; puisque le succès le faisoit changer de nom, & qu'au

lieu du titre odieux d'Usurpateur, il lui donnoit celui de Conquerant. Je n'ai pû l'approuver ni eu assez la force de déguiser mes sentimens pour empêcher le Prince Ambitieux & son épouse d'en être informés, ainsi que toute leur Cour ; j'étois né trop sincere pour trahir ma pensée dans une occasion si criminelle. Outre ma franchise naturelle, un autre mouvement s'opposoit encore à ce que j'osasse me réjoüir de voir mon pere placé dans le rang suprême, au mépris de son honneur, des Loix & de la Justice. Enfin aux dépens du meilleur Roy de la Terre, pour lequel j'ai toujours senti une inclination & un respect qui m'attachoit plus fortement à ses interêts qu'à ceux des personnes de qui j'ai reçu le jour. Car je dois vous avoüer à ma honte que les

sentimens que j'ai pour elles ne ressemblent point à ces mouvemens que la nature imprime dans le cœur des enfans, & que j'ai souvent besoin de toute ma raison pour me soumettre à ce que les noms sacrés de peres & de meres nous imposent.

Je fus nourri jusqu'à sept ans à la Cour de Bon & Rebon, & ce genereux Prince ne sembloit pas mettre de difference entre son inclination pour la Princesse Lisimene sa fille unique, & celle qu'il avoit pour moi; il me faisoit élever avec elle. Cette Princesse avoit quatre ans alors; & dans un âge si tendre, on appercevoit déja en elle l'esperance d'une beauté admirable; son esprit, ses inclinations, tout répondoit aux charmes de sa personne, & annonçoient un prodige.

Le Roy me disoit souvent de travailler à mériter qu'il me la donnât pour épouse, & m'appelloit presque toujours son gendre. J'étois si flatté, malgré mon enfance, de ses promesses & de ses bontés, que je redoublois mes efforts pour m'en rendre digne. Loin de m'en tenir aux leçons que l'on me donnoit alors, je forçois mes Maîtres à m'en donner de nouvelles; j'aurois voulu, pour ainsi dire, prévenir une éducation qui me paroissoit trop lente. Je croyois que tout ce que je ne savois pas, étoit un défaut capable de me rendre indigne des bontés du Roy. Mais parmi les soins que mon pere prenoit pour mon éducation, celui de m'inspirer beaucoup d'ambition fut le plus vif, & ce fut à quoi mes Maîtres eurent ordre de s'appliquer le plus. Je n'ai que trop reconnu dans la

ſuite, combien le motif en étoit odieux: mais dans ce tems-là je recevois ces impreſſions avec avidité. Il n'eſt pas difficile à une paſſion qui ſe maſque ordinairement du ſpécieux dehors de la belle gloire, de s'emparer d'un jeune cœur qui n'a pas aſſez de diſcernement pour en reconnoître la difference; je rendois à la Princeſſe des ſoins aſſidus; le Roy & mon pere les facilitoient également: mais ils étoient trop empreſſés pour n'être dictés que par la ſeule politique. Et c'étoit une fineſſe dont à l'âge où j'étois j'aurois été incapable, ſi l'inclination d'accord avec mes autres mouvemens, ne m'avoit pas fait agir; mes empreſſemens partoient du cœur. La façon dont la Princeſſe y répondoit ſembloit naître d'une même ſource, ce qui étoit ſouvent un paſſe-tems pour le Roy.

La ſaiſon où ma grande jeuneſſe me permettoit de reſter auprès d'elle étant inſenſiblement écoulée, on m'en ſépara ; j'en fus fort touché : mais comme on me faiſoit entendre que le but de cet éloignement étoit de me mettre en état de la mériter, je me conſolai plus facilement.

En ſortant de la Cour, je fus conduit par ordre de mon pere dans un endroit qui en eſt aſſez éloigné. Il eſt habité par des Sçavans Solitaires, dont la vertu ſert encore plus à leur réputation que le bruit de leur ſcience.

Je reſtai huit ans auprès d'eux, ſans en ſortir & ſans revoir ma famille. L'indifference que j'éprouvois de la part de mon pere & de ma mere, m'en inſpira une auſſi grande pour eux. [C'eſt à cet éloignement réciproque que j'attribuë le peu d'empreſſement

que je me sens à leur égard.]

J'avois quinze ans lorsque je vis pour la premiere fois d'autres hommes que mes Hôtes Solitaires, ce fut un Officier des Gardes de mon pere, qui se fit une fête de venir m'annoncer une nouvelle à laquelle il ne doutoit pas que je ne fusse fort sensible. Il m'apprit donc, que je n'avois plus qu'un jour à passer dans ce désert. Le Roy ayant déclaré publiquement qu'il vouloit me donner pour époux à la Princesse Lisimene; ce qui me rendroit incontestablement heritier de son trône. Cet Officier ajoûta que ce Monarque avoit ordonné à mon pere de me faire venir incessamment pour consommer cette alliance, & qu'il ne doutoit pas que je ne fusse informé plus amplement de mon bonheur le lendemain au plus tard; étant

persuadé que ce seroit par le Prince Ambitieux lui-même. La respectueuse affection que j'ai pour vous, Seigneur, ajoûta l'Officier, m'a engagé à vous avancer de douze heures le plaisir que doit vous causer une si heureuse nouvelle, & à venir vous apprendre en même tems que la résolution du Roy fait la joye & l'esperance publique ; la certitude de lui voir un si digne Successeur l'a fait éclater de toutes parts, & lui attire de nouvelles loüanges & de nouvelles benedictions de son peuple.

Fin de la troisiéme journée.

Cet Officier avoit cru qu'il étoit de la prudence de m'instruire en particulier du glorieux sort qui m'étoit préparé ; personne n'en fut informé, & il repartit à l'instant, ne voulant pas

être trouvé par Ambitieux, ou par ceux qu'il ne doutoit pas qui ne vinssent bientôt de sa part, appréhendant que ce Prince ne fût offensé de cet excès de zéle, qui peut-être me découvroit trop tôt un secret que le Roy, ou lui-même pouvoit s'être réservé à m'apprendre; il me laissa en me recommandant de garder un silence que je ne pouvois rompre sans le perdre.

Je pensois comme lui que le Roy pouvoit avoir envie de joüir du plaisir de m'annoncer le bonheur auquel il me destinoit. Ainsi sans en faire confidence à personne, je m'abandonnai interieurement à la plus douce esperance. Je vous avouë, que dans cette occasion je n'étois flaté que par le motif de l'ambition. Car, malgré ce que je vous ai dit des premiers mouvemens de simpathie,

qui s'étoient faits remarquer entre nous dans notre enfance, nous étions si jeunes lorsqu'on nous avoit séparés Lisimene & moi, que n'en ayant pas entendu parler depuis, j'en avois entierement perdu l'idée, me souvenant à peine que quand j'étois auprès d'elle on disoit qu'elle étoit belle. Mais alors je me rapellai ce souvenir, & je fus touché des loüanges qu'on donnoit à son excellent caractere, c'étoit ce qui me flatoit le plus, ne me representant aucuns des traits de cette jeune Princesse. Supposé que ma mémoire eût été assez fidelle pour me retracer ceux d'un enfant de quatre ans; je n'en aurois pas pû tirer un fort grand secours pour me peindre sa beauté présente.

Cela ne m'empêcha point de passer la nuit dans une très-agréa-

ble idée, & d'attendre le jour avec impatience. Il vint enfin, ce jour si désiré, mais il me sembla bien plus long que la nuit qui l'avoit précédé, & ma joye fut extrémement rallentie, quand je le vis finir sans recevoir cette charmante nouvelle, qui à la façon dont cet Officier m'avoit parlé, étoit trop sûre pour que je dûsse appréhender aucuns contretems propres à changer l'état des choses. Cependant je passai sans voir arriver personne, non-seulement cette journée, mais il s'en écoula encore quinze autres avant que je visse l'effet des promesses qu'on m'avoit faites.

Le zéle de celui qui croyoit m'avoir annoncé un si grand bonheur, eut un suceès bien different de ses intentions. Car avant d'avoir rien appris des desseins du Roy, si j'avois de l'ambition, du

moins elle étoit bornée, & ne ſortoit pas des régles de la moderation ; il n'en fut pas de même lorſque l'eſperance que je venois de prendre l'eut réveillée.

Les tranſports qu'elle me cauſa furent ſi vifs, que la ſeule inquiétude me fit tomber malade, & je ne guéris que lorſqu'enfin je reçus cet ordre tant déſiré & ſi impatiemment attendu. Il étoit accompagné d'une pompe royale, ce qui me délivra de la crainte que ce fâcheux retardement ne fût l'effet d'un changement dans la volonté du Roy.

Raſſuré par cette apparence, je ne fus point ſurpris de tous les honneurs qu'on me rendoit ſur les chemins, les attribuant à la ſuite des deſſeins favorables de Bon & Rebon.

J'arrivai à ſon Palais, & je ne doutai pas, en voyant mon pere

qu'il ne se disposât à me presenter au Monarque, à qui nous avions tant d'obligations. Mais ma surprise fut extrême, quand au lieu de s'acquitter de ce juste devoir, il me déclara qu'il n'y avoit plus d'autre Roy, que lui. Vous le voyez en moi, Prince (me dit-il) j'ai travaillé pour vous, & j'ai acquis un trône qui ne vous peut manquer, à moins que vous-même en agissiez d'une façon qui vous en rende indigne, comme a fait Bon & Rebon, de qui l'incapacité a porté son peuple à le détrôner & à me mettre à sa place.

Je fus si surpris de cette nouvelle inopinée, que je ne pus trouver de termes pour lui répondre. Je me contentai de lui rendre mes hommages en mettant un genou à terre, & en lui baisant la main. Mais mon pere, oserois-je vous le dire, loin de sentir aux

discours de ce Prince aucun mouvement de reconnoissance sur ce qu'ils avoient d'avantageux pour moi, j'en ressentis une horreur que j'eus bien de la peine à reprimer ; & je n'ai jamais fait d'effort qui m'ait plus coûté que celui de baiser cette main, qui pour être celle de mon pere, ne m'en paroissoit pas moins criminelle envers son Roy & son bienfaiteur.

La violence que je me fis pour cacher ma répugnance, fut si forte que je m'évanoüis, on attribua cet accident au reste du mal dont j'avois été attaqué il y avoit peu de jours, sans en chercher d'autres raisons, on me porta dans mon appartement, où je repris la connoissance assez vîte ; mettant à profit ce mal subit, j'en fis un prétexte pour congedier tout le monde, voulant rester seul, en feignant d'avoir besoin

de repos. Quoique dans le vrai ce ne fût que pour rêver en liberté à ce malheureux évenement, & pour me préparer à composer mon visage en cachant mes sentimens. Car si l'ambition m'avoit ouvert le cœur à la joye, quand j'avois crû me trouver heritier légitime d'un grand Royaume, ce cœur n'y avoit été accessible que tandis que j'avois pû aspirer à cette gloire sans le secours du crime, & je détestois la grandeur au prix où elle m'étoit offerte. Les Solitaires à qui je devois mon éducation, n'avoient jamais essayé à me dégoûter de la douceur de régner; mais ils m'avoient fait une peinture affreuse de l'état où se trouvoit un Roy qui ne devoit ce titre qu'à une injuste usurpation; me répétant sans cesse, qu'en portant la couronne, ou en menant une vie

privée, il étoit également nécessaire de conserver un cœur vertueux, & d'être en paix avec soi-même sans avoir aucun reproche à se faire.

Suivant leurs principes qui n'avoient servi qu'à cultiver mon goût pour l'équité, le titre d'usurpateur me paroissoit odieux, & bien éloigné de leurs instructions. Mais enfin ne pouvant apporter de remede à ce malheur, je résolus de feindre tant que je ne pourrois rien en faveur de mon veritable Souverain, à qui je me promettois interieurement de restituer son bien si jamais je m'en trouvois le maître.

Après avoir mis quelqu'ordre dans mes pensées, & me sentant certain de mes résolutions, je me présentai à la Cour du nouveau Roy, où avec tous les ménagemens que je pus imaginer

pour

pour éviter de lui devenir suspect, je m'informai avec autant de discrétion qu'il me fut possible du sort de celui dont il occupoit la place, & de la destinée de la Princesse sa déplorable fille.

Comme je n'avois encore aucune expérience de la Cour, & que j'avois toujours entendu dire qu'il étoit de très-grande importance de prendre garde au caractere de ceux à qui on y donne sa confiance, je ne savois à qui m'adresser; jugeant des sentimens de mon pere par ceux que je sentois pour lui, je craignois avec justice de lui devenir suspect. Je fus tiré de cet embarras par le même Officier qui étoit venu m'annoncer ma nouvelle grandeur. Je ne risquois pas tant avec lui qu'avec aucun autre; puisqu'il lui importoit pour le moins

autant qu'à moi, de me garder le secret.

Il m'apprit donc que ce malheureux Roy étoit en fuite, ainsi que Lisimene, que c'étoit le meilleur parti qu'ils eussent pû prendre, & le plus grand bonheur qui eût pû leur arriver, puisqu'ils étoient proscrits, & que leurs têtes avoient été mises à prix; que si ils vivoient, ils ne devoient la vie qu'à la diligence dont ils avoient usé, & à l'ignorance où l'on étoit de la route qu'ils avoient prise, n'ayant emmené personne avec eux: il ajoûta qu'il ne pouvoit comprendre par quel bonheur ils avoient pû être informés de cette criminelle révolution assez tôt pour avoir le tems de se mettre en sûreté, ni dans quel païs ils pouvoient s'être retirés.

Je fus plus sensible à leur triste sort, qu'à la destinée brillante qui

ſembloit m'attendre ; je déplorois l'infortune d'un grand Roy, & celle d'une belle Princeſſe, réduits l'un & l'autre à errer par le monde, vagabonds, où manquant des choſes les plus néceſſaires à la vie. Ce douloureux ſpectacle que je me repreſentois auſſi vivement que ſi mes yeux en euſſent été les témoins, m'arrachoit des larmes ſinceres, me rendant preſqu'inſenſible aux honneurs & aux plaiſirs dont j'étois environné. Le Roy Ambitieux n'y faiſoit aucune attention ; il n'en avoit qu'à ce qui le pouvoit affermir dans ſon uſurpation, & d'ailleurs l'indifference qu'il avoit naturellement pour moi, ne lui permettoit pas d'obſerver mes ſentimens. Toute ſa tendreſſe étant déterminée en faveur de mon frere, qui ne venoit que de naître quand il m'envoya chez

les Solitaires. Mais la préférence que ce Prince lui donnoit sur moi n'étoit rien en comparaison de la passion que son épouse avoit pour ce fils cheri.

Lorsque je parus à la Cour, après la détestable entreprise qui avoit mis la Couronne dans notre Maison, cette affection étoit si considerablement augmentée, que je ne dois surement qu'à cette prédilection la haine que ma mere a pour moi, encore que le peuple dît tout haut que cette préférence étoit injuste, je n'en étois pas fort affligé; quoiqu'il n'y eût personne qui ne traitât d'aveuglement la folle passion que la Reine avoit pour un enfant, qui dès l'âge de neuf ans sembloit déja dévorer le trône, sans considerer que par le droit de la naissance il m'appartiendroit un jour; étant d'ailleurs aussi cruel que superbe,

& ne pouvant être aimé que d'une mere aveugle.

Tandis que mon frere en proye à son ambition, non seulement me voyoit d'un œil jaloux, mais encore, que s'il avoit pû y réussir, il n'auroit pas balancé à arracher la Couronne de dessus la tête de son pere pour la poser sur la sienne. Je vivois au milieu de la Cour presqu'en Solitaire; le seul courtisan avec qui j'avois quelque conversation, parce que c'étoit le seul qui me parût digne de mon estime, étoit le premier Visir Zulbuch: l'attachement qu'il avoit toujours témoigné pour Bon & Rebon, me le rendoit cher. Et quoiqu'il semblât que son Maître fût effacé du nombre des vivans, par le soin qu'il avoit eu de rendre sa retraite impénétrable, ce généreux Visir ne laissa pas de faire une tentative en faveur du

Roy fugitif, en proposant de sa part au Roy regnant de le laisser paisible possesseur de la Courone qu'il avoit usurpée, & de me faire épouser Lisimene. Le Visir ajoûtant hardiment qu'il n'y avoit point d'autre moyen d'appaiser la Justice céleste, le murmure du Peuple, & de me donner un droit légitime au rang qu'il me destinoit.

Quand j'appris cette proposition, elle me parut si avantageuse, que ne doutant point que le Roy Ambitieux ne l'acceptât avec joye, j'en eus une extrême satisfaction. Mais elle fut de peu de durée; puisque j'appris presqu'au même tems, que loin d'y consentir, mon pere l'avoit refusée audacieusement; qu'elle n'avoit servi qu'à renouveller sa fureur & à lui faire offrir un nouveau prix au scelerat qui seroit capa-

ble de lui apporter la tête du Roy Bon & Rebon.

Ce fut alors qu'indigné de sa barbarie je ne pus gagner sur moi de ne lui pas témoigner ce que j'en pensois ; mais j'en fus fort mal reçu, il me répondit fiérement qu'il n'étoit pas d'humeur à céder, ou à posseder à titre de grace un bien qui lui étoit déja acquis ; que loin de vouloir partager sa fortune avec une fille sans autre établissement que celui qu'elle tiendroit de sa propre bonté, il prétendoit que ma main lui servît à faire une alliance aussi utile qu'honorable, en me faisant épouser une Princesse qui m'apportât une Souveraineté en dot, non pas une miserable fugitive, sans bien & sans azile,

Indigné de ses injustes sentimens, j'osai lui répondre, que malgré la déplorable situation

où la Princesse Lisimene étoit réduite, je faisois plus de cas de ses droits que de l'heureux état où je me trouvois. Mais cette franchise loin d'adoucir mon pére, m'en attira une réponse très-dure ; sur quoi ma mere enchérissant, y ajoûta tout ce qu'elle put s'imaginer de plus méprisant, & saisissant ce prétexte pour me punir de ce qu'elle appelloit manque de respect & de sentiment, elle affecta toujours depuis de me témoigner beaucoup de froideur.

Je fus moins sensible à ces procedés méprisans que je ne l'aurois dû être, me conformant sans regret aux façons d'agir qu'elle avoit avec moi, je continuai à vivre seul, & à ne me mêler de rien. Il est vrai que ma jeunesse autorisoit en quelque sorte le peu de confiance que le Roy & la Reine me

témoignoient : mais ils avoient pensé à mon ſujet comme l'on penſe naturellement ſur celui d'un fils, qui doit ſucceder à ſon pere. Au lieu de m'éloigner des affaires, ils auroient dû me donner place dans leur conſeil pour m'inſtruire inſenſiblement dans le grand art de régner. Et tout au contraire, la Reine qui ne cherchoit que les occaſions de me mortifier, m'en avoit fait refuſer l'entrée par ſon époux.

Cependant une guerre que le Roy entreprit contre un Prince voiſin me tira de l'inaction où me retenoient les dégoûts que je recevois : je demandai à ſervir. Le Roy me l'accorda, malgré les oppoſitions de la Reine, qui ne pouvant l'empêcher entierement, ſe reſtraignit à demander que du moins je ne commandaſſe pas l'armée. Mais elle ſe donna ſur

cela des peines inutiles, & contre ſes déſirs je me trouvai à la tête de cent mille hommes.

Je fus heureux dans mon expedition ; ſans vous faire ici le récit de cette guerre, il me ſuffit de vous dire, que je réduiſis notre ennemi en moins de deux ans à demander la paix, qu'il n'obtint qu'à des conditions très-fâcheuſes.

Après avoir aſſuré mes conquêtes, je me rendis auprès du Roy mon pere, qui ſatisfait de ma conduite, me reçut d'une façon aſſez obligeante. Mais la Reine ne put prendre ſur elle de me regarder favorablement ; au contraire, je trouvai que ſes froideurs redoubloient à proportion des loüanges que je recevois ; & que les témoignages d'affection que me donnoit la Cour & le Peuple lui faiſoient une peine qu'elle

n'essayoit pas à déguiser. J'étois peu touché des preuves qu'elle continuoit à me donner de sa mauvaise volonté. Je vous ai avoüé que son indifference ne surpassoit pas la mienne, & que j'avois besoin de toute ma vertu pour y borner mes sentimens. J'étois au desespoir de lui devoir le jour que je respirois, regardant le devoir qui m'attachoit à elle comme la chose la plus pénible à laquelle il pouvoit m'assujettir. Et je me reprochois en vain de ne point sentir pour le Roy non plus que pour elle ces tendres mouvemens que la nature inspire aux cœurs bien nés. Je n'ai cependant pas à me reprocher d'avoir manqué à leur égard en ce qui a pû dépendre de moi, ni d'avoir prêté une oreille criminelle à ceux, qui remarquant les desagrémens que la Reine me

donnoit sans cesse, ou qu'elle m'attiroit de la part du Roy ; m'offroient de faire un parti en ma faveur, & de me mettre la courone sur la tête.

Loin d'écouter de si coupables propositions, je ne gardai le secret à ceux qui me les faisoient que sur les promesses que j'en exigeai de renoncer à ce projet odieux ; étant disposé, si l'occasion s'en fût présentée à donner sans balancer, ma vie pour la conservation de celle d'Ambitieux & de sa femme, malgré le peu d'affection qu'ils avoient pour moi & l'éloignement que je me sentois pour eux. Helas ! loin de les chérir, comme il se nble que la nature l'exige, & comme la reconnoissance des promesses continuelles que le Roy me faisoit de me placer bien-tôt sur un trône, qu'il n'a-

voit, disoit-il, conquis que pour moi, & qu'il ne cherchoit à rendre plus puissant, que dans le dessein de me faire un sort plus glorieux, auroit dû m'y engager. Je ne les abordois point sans ressentir les mouvemens tumultueux d'une horreur involontaire, dont les fondemens m'étoient entierement inconnus, quoique j'en ressentisse les agitations. Malgré les promesses tant de fois réiterées par Ambitieux, j'ai mille fois regretté d'être né d'un sang aussi coupable, & de ne pas devoir plutôt le jour à l'infortuné Bon & Rebon : j'aurois partagé sa fuite & ses disgraces avec plus de satisfaction & de tranquilité, que je n'en ai à joüir d'une fortune si injustement acquise, & je préfererois l'avantage de vivre inconnu avec lui, au malheur de regner avec celui dont ma

cruelle deſtinée m'a fait naître.

Peu de tems après mon expédition, le Roy que j'avois vaincu mourut, & mon pere jugea à propos de me marier avec la Princeſſe, fille du Roy défunt; il traita cette affaire ſans me la communiquer, n'ayant daigné m'en parler, que lorſque tout fut arrêté & qu'il l'eut renduë publique. Mais il fut étonné de trouver en moi une réſiſtance à laquelle il n'avoit pas eu lieu de s'attendre.

Je lui dis naturellement que puiſqu'il régnoit, je pouvois eſperer ſans crime de lui ſucceder un jour; & que le trône me devoit d'autant moins manquer, que je ſçavois poſitivement que l'intention de ſon Prédeceſſeur étoit conforme à cette eſperance; mais que je ne la pouvois concevoir innocemment, qu'en rempliſſant les conditions qu'il y a-

voit attachées. Qu'ainsi tant que la Princesse Lisimene vivroit, ce n'étoit que par son himen qu'il m'étoit permis de me croire un droit légitime à un trône qui appartenoit au pere de cette Princesse; ajoûtant sans sortir du respect que je lui devois, que j'avois toujours esperé qu'il entreroit de lui-même dans des raisons si justes; que l'honneur & l'équité m'en faisoient même une loy inviolable.

Une réponse si opposée aux intentions du Roy, le mit dans une colere extrême, elle redoubla bientôt par les soins que la Reine, qu'il informa de mes refus, prit de l'aigrir contre moi.

Pour punir ma résistance, qu'elle traitoit de rebellion, elle ne lui conseilloit pas moins que de me faire arrêter. Mais le Roy n'osa l'entreprendre; le Peuple

étoit trop aveuglément attaché à moi; il lui étoit d'ailleurs aisé de connoître que les troupes ne souffriroient jamais qu'il attentât à ma liberté, puisque sur le simple soupçon qu'elles en avoient eu, par quelques menaces indiscretes qui étoient échapées à la Reine, dans un premier mouvement, il y eut une espece de soulevement, qu'il ne tint qu'à moi de rendre dangereux, & qui m'auroit fait maître du Royaume si j'avois voulu. Mais loin de vouloir profiter de l'occurrence, je fis rentrer tout le monde dans le devoir, sans que cette moderation pût m'être d'aucun mérite aux yeux du Roy ni de la Reine. Bien au contraire la haine de ma mere en augmenta davantage.

Pour ôter de devant elle un objet qui lui étoit si desagréable, je fis supplier le Roy de m'as-

ſigner une Province où je puſſe me retirer, & d'où je lui jurai ſous les ſermens les plus ſaints, de ne point ſortir ſans ſes ordres.

Cette propoſition auroit peut-être eu ſa difficulté auprès d'Ambitieux s'il n'avoit conſulté que lui-même. Il y a beaucoup de peres qui, ſans être bien tendres, ont plus d'affection pour leurs enfans, que le mien n'en a pour moi. Cependant il ne me hait pas abſolument, & ſa politique l'engageroit peut-être à me traiter avec plus de douceur ſi la Reine étoit dans les mêmes ſentimens: mais les ſiens ne ſont pas équivoques, les témoignages de ſa haine ſont trop fréquens pour en oſer douter.

Comme elle a un grand aſcendant ſur l'eſprit de ſon époux, elle le porta à recevoir avec joye un moyen de m'éloigner de ſa Cour,

& l'obligea à m'expédier sans différer l'ordre que je demandois pour me retirer en ce desert, que je puis appeller de ce nom, quoique ce soit une Province où il y a plusieurs Villes: mais elle est si éloignée de la Cour, & même des autres Provinces dont nos Etats sont composés, qu'il n'y a d'autres voyes de communication avec elle, qu'un long & pénible trajet de mer ; on diroit enfin qu'elle est entierement séparée de notre continent, auquel en effet elle ne tient que par des forêts immenses & par des montagnes inaccessibles. D'ailleurs les peuples qui l'habitent sont si sauvages, qu'on le pourroit regarder comme un nouveau monde.

Ce fut précisément ce qui détermina la Reine à donner la préference à ce lieu pour m'y exiler. J'y fis peu d'attention, parce que bornant mes vœux à sortir de la

Cour, tout ce qui m'en éloignoit m'étoit également agréable; d'autant mieux que la Reine ne poussa point sa haine jusqu'à m'ôter les moyens de rendre autant que je le pourrois ma solitude supportable, & qu'il me fut permis d'y transporter tout ce que j'imaginois pouvoir m'y desennuyer sans qu'elle essayât à y mettre d'obstacle; les sentimens qu'elle a pour moi ne me permettant pas de me flater que ce fût pour me faire plaisir, je n'attribuai cette sorte d'indulgence qu'au désir qu'elle avoit de me mettre en état de ne point regretter la Cour, & de n'avoir aucunes raisons pour souhaiter d'y revenir, se fians plus pour me tenir éloigné, au bien être que j'aurois dans mon éloignement, qu'à des sermens, & qu'elle ne me rendoit pas assez de justice pour croire qu'ils fussent suffisans pour me retenir.

Mais si ces raisons secrettes étoient propres à lui faire voir sans peine les mesures que je prenois pour être agréablement dans ma retraite, il n'en fut pas de même lorsqu'elle vit l'escorte qui se préparoit à m'accompagner. Car je fus suivi à son grand regret & sans qu'elle osât s'y opposer, de la plus grande partie de la jeunesse de la Cour, qui l'abandonna sans balancer pour suivre ma destinée. Cette brillante noblesse, qui étoit sans contredit l'élite du Royaume, fut imitée par un très-grand nombre de soldats & de braves Officiers, qui avoient servi sous moi, dont j'avois eu soin de gagner l'estime & l'amitié.

La Reine en fut outrée, ces témoignages d'attachement que je recevois à ses yeux, tant de la jeune noblesse, que de ce qu'il y avoit de meilleur dans les trou-

pes, lui donnoient à connoître assez clairement, que les cœurs m'étoient plus affectionnés qu'à mon frere.

Elle n'osa cependant s'opposer à ce torrent de bonne volonté; il eût même été dangereux de ne garder aucun ménagement sur cet article. D'ailleurs si l'affection des Grands & du Peuple, sembloit lui reprocher son peu de tendresse pour moi, & ses injustices à l'égard d'un fils que l'on jugeoit digne d'un sort plus doux, d'un autre côté cette cruelle mere, trouvoit beaucoup de facilité pour consommer le projet qu'elle avoit formé en faveur de mon frere; puisqu'en laissant éloigner ceux qui m'étoient attachés, il ne restoit plus auprès d'elle que des gens qui lui étoient entierement dévoüés, & qui loin d'appuyer mes interêts, seroient tous dans le parti de son fils bien aimé,

ſuppoſé que le Roy vînt à mourir. Ainſi elle me laiſſa partir tranquillement.

Je ſuis donc en ce lieu depuis un an, j'y ai fait bâtir un Château, qui, s'il n'eſt pas auſſi magnifique que ceux que j'ai abandonnés, n'eſt pas du moins ſans agrémens ; & il y a même toutes les commodités néceſſaires. De plus, ſi ma Cour n'eſt pas auſſi nombreuſe que celle de mon pere, j'ai la ſatisfaction de voir qu'elle eſt ſurement mieux compoſée.

Depuis que je ſuis en ce païs, ma principale occupation a été de civiliſer les peuples qui y ſont extrêmement groſſiers, je m'en ſuis fait un amuſement qui m'a réuſſi & qui m'y attache, & je m'y trouve plus content que lorſque j'y ſuis arrivé; ce qui m'a inſpiré une ſincere réſolution de n'en point ſortir tant que le Roy

vivra. Mais quand il aura payé le tribut à la nature, il n'y aura aucune difficulté qui soit capable de m'arrêter. Je chercherois Bon & Rebon en tous lieux, n'ayant d'autre ambition que celle de rétablir sur son trône un Roy qui en a été chassé si injustement; & si pour le malheur de ses peuples ce grand Monarque n'étoit selon les apparences hors d'état de joüir des fruits de ma bonne volonté, la tournant entierement du côté de sa fille, je ferois pour cette Princesse ce que je ne pourrois plus faire pour son pere.

Avant que d'avoir vû la charmante Liron (continua Parfait) j'étois résolu si je pouvois trouver ce Prince infortuné, de me jetter à ses pieds, & peut-être, qu'au lieu de me punir des outrages qu'il a reçus de ma famille & de me confondre avec les coupables, il auroit été assez gene-

reux pour m'accorder la main de la Princeſſe Liſimene : mais l'Amour en ordonne autrement. Ainſi ſans varier ſur le devoir qui me preſcrit la reſtitution d'un bien uſurpé, content de mener une vie privée avec ma chere Liron, je renoncerois à un rang que je ne puis conſerver qu'aux dépens de mon amour ou de mon innocence.

Je voudrois (pourſuivit ce jeune Prince) que tous ces divers interêts puſſent s'accorder, & avoir légitimement une couronne à mettre ſur une tête ſi belle. Mais ma Bergere a trop de vertu pour n'avoir pas le même ſcrupule que moi ; ainſi je ne lui offre que ce que je crois qu'elle peut accepter ſans remors.

Bon & Rebon, & ſa fille avoient écouté avec autant d'attention que de ſurpriſe, ce qui devoit ſi fortement

fortement les interesser ; le Roy ne pouvoit se lasser d'admirer l'équité & la générosité de Parfait. La moderation qu'il témoignoit envers un pere si injuste, duquel il avoit reçu un exemple d'usurpation si dangereux, n'étoit pas un moindre sujet d'admiration pour lui que la pieté de ce Prince envers son Souverain. Les mauvais procedés qu'il avoit éprouvés de la part de ses parens étant plus que suffisans pour [illegible]er un jeune cœur.

Genereux Parfait (lui dit ce Monarque) vos inclinations sont trop vertueuses pour que vous puissiez appréhender que le ciel vous refuse sa protection, & vous êtes trop digne du sceptre, pour qu'il ne tombe pas dans vos mains.

Sans avoir cherché par une criminelle curiosité à pénétrer dans les secrets des Dieux (ajoûta ce

bon Roy) je puis me vanter d'avoir quelque connoiſſance de leur ſuprême volonté. C'eſt par cette ſcience que je crois pouvoir vous aſſurer de leur part, que vous régnerez légitimement, que vous épouſerez Liſimene, & que Bon & Rebon, qui vous a toujours chéri, ſera ravi de vous voir régner avec elle. Comme je les connois tous deux particulierement (ſuivit-il en ſouriant) je crois pouvoir vous aſſurer de leur conſentement.

Il n'eſt plus tems mon Pere (interrompit Parfait) je vous l'ai déja dit, je renonce à l'honneur de leur alliance : mais je ſuis flaté agréablement de l'eſpoir que vous me donnez de pouvoir leur rendre mes hommages ; rien ne peut être plus doux pour moi que ce plaiſir. De grace (dit-il avec empreſſement) puiſque vous connoiſſez leur retraite, ne

me retardez pas cette heureuse satisfaction : j'en imagine une sensible à leur entretien, & j'ose me flater que la part que je prens à leur malheur en adoucira la cruauté. Je puis même, en attendant que je leur rende des services plus essentiels, leur procurer bien des commodités, qui sans doute leur manquent ; enfin par le secours de mes amis, je les mettrai à couvert plus qu'ils ne sont, & je leur ôterai toute crainte de tomber entre les mains d'Ambitieux : mais ce sera s'il vous plaît sans en prétendre d'autres récompense que la gloire de faire mon devoir.

Mais (reprit Bon & Rebon) ce détachement du trône ne viendroit-il point plutôt du mépris que vous en faites, ou de quelque mouvement de haine pour Lisimene.. Que dites-vous, mon

Pere (s'écria Parfait) moi, haïr Lisimene ! dont tout le monde parle comme de la beauté la plus touchante, quels cœurs seroient assez féroces ? loin d'avoir de la haine pour elle, pour n'être pas touché de sa vertu, de ses attraits & de ses infortunes. Non assurément, je ne la hais pas, mes sentimens sont bien éloignés de ceux que vous m'attribuez ; je n'aurois pas été non plus insensible au désir de regner & d'être tout à la fois uni à une illustre personne, pour laquelle j'ai eu toute ma vie autant d'estime que de respect (continua-t-il) mais pour posseder deux si grands avantages, il auroit fallu que j'en eusse pû joüir sans crime, ce qui est desormais impossible ; puisque ne pouvant être l'époux de Lisimene, il faudroit pour regner, qu'à l'imitation de mon pere je continuasse à me maintenir dans

ſon uſurpation, ou que ſacrifiant mon amour, & cette Princeſſe à mon injuſte ambition, je l'épouſaſſe dans la ſeule vûë d'interêt ſans que mon cœur pût ſuivre le don de ma main: Non, non (s'écria-t-il) Liſimene ne mérite pas un traitement ſi injurieux; & celui qui ſera aſſez heureux pour devenir ſon époux ne doit être animé d'aucune autre paſſion que de celle de lui plaire.

J'ai pourtant réſolu (dit Bon & Rebon) de vous faire recevoir Liſimene pour épouſe; je me flate même que vous ne la refuſerez pas de ma main, & que j'aurai aſſez de pouvoir ſur votre eſprit pour lever toutes les difficultés que vous vous formez ſur cette alliance.

En diſant ces mots, il prit ſa fille par la main, la voilà (lui dit-il) cette Princeſſe infortunée, mais dont le ſort n'eſt plus ſi dé-

plorable ; puisque vous vous aimez, recevez-la de moi, cher Prince (ajoûta-t-il) & avec elle recevez aussi ses droits & les miens à un trône qui m'appartient, que je vous céde avec joye, & que vous sçaurez bien faire valoir quand il en sera tems.

Quoi, Seigneur ! (s'écria Parfait, en se précipitant à ses genoux) vous seriez ce vertueux Roy Bon & Rebon de qui les malheurs m'avoient si fortement touché ; & mon adorable Liron, seroit l'auguste & trop infortunée Princesse Lisimene ! Ah grand Roy (poursuivit-il avec un transport de douleur & de tendresse) comment pouvez-vous sans horreur voir à vos pieds le fils d'un sujet rebelle, dont l'ingratitude & la perfidie ont causé tous vos malheurs.

Ne parlons plus de nos communes infortunes, mon fils (lui

dit ce généreux Monarque en l'embrassant) je vous trouve plus à plaindre d'avoir avec tant de mérite un pere si peu digne de vous, que je ne l'ai été par l'état où sa perfidie m'a réduit. Mais ma fille (ajoûta-t-il, en adressant la parole à la Princesse) pour être fils d'un pere coupable, ce Prince ne vous doit point paroître moins estimable. Au contraire, il faut convenir qu'il a eu plus de vertus qu'un autre, pour ne pas succomber aux mauvais exemples, & à la pernicieuse éducation qu'on avoit commencé à lui donner. Ainsi je vous ordonne de l'aimer, ou plutôt (continua-t-il agréablement) je vous le permets, & j'approuve vos sentimens. Car je sçais que vous n'avez pas attendu mon consentement pour vous livrer à votre penchant.

N'en rougissez point, Princesse (lui dit-il) cette inclination

n'a rien dont le plus austere devoir se puisse offenser. Vous avez sçu lui donner des bornes si étroites, que la severité même, ne vous en auroit pas prescrit d'autres. Je sçai aussi que si la vertu vous l'eût ordonné, vous n'auriez point balancé à lui sacrifier cette inclination. Mais rien ne pouvoit se rencontrer plus heureusement que l'innocente simpathie qui se trouve entre vous, & que j'ai essayé à faire naître dans votre premiere enfance. Ainsi, Prince (poursuivit-il en s'adressant à Parfait) je vous donne ma fille ; & je ne crois pas qu'il me fût possible de rien faire de plus avantageux pour elle. Mais à présent, il est question de sçavoir comment vous ferez pour conserver ce don, sans nous exposer les uns & les autres à des dangers presqu'inévitables.

Fin de la IV. Partie.

